

## BOUCHES-DU-RHÔNE

### I. ANGES (Notre-Dame des)

II. Mimet

III. 701,950 – 4808,225 – 525m.

IV. Au nord du massif de l'Etoile (778m) se trouve le village de Mimet, le plus haut perché des Bouches-du-Rhône (alt. 500m). Dans ce lieu sauvage, perdu bien que proche de la ville, on retrouve l'atmosphère du « désert » si chère aux ermites. Un parchemin datant de 1543 nous apprend que les origines de Notre-Dame des Anges remonteraient vers 1220, quand le frère Jean, originaire d'Aix, vint dans la montagne pour y vivre en ermite et faire pénitence. Il se serait installé dans une grotte déjà habitée au temps du Néolithique, la baume Vidal, qu'il aménagea et la dédia à la sainte-Vierge sous le nom de Notre-Dame des Anges. Par acte du 20 août 1641, les ermites ayant succédés au frère Jean furent remplacés par les prêtres de la congrégation de l'Oratoire.

La grosse bâtisse de l'hostellerie, encore en bon état et les ruines importantes de l'ancien monastère forment une masse volumineuse sur l'une des crêtes qui descendent de la Tête du Grand Puech (778m) et du Bau Trauca. C'est une propriété privée que l'on contourne pour aboutir à la chapelle souterraine.

Le mur de façade au bas duquel s'ouvre la porte d'accès, délimite une salle d'environ 10 mètres de diamètre, ancien sanctuaire des Oratoriens. On y voit la dalle de ciment qui devait supporter l'autel qui a disparu mais, cette dalle en ciment lissé, est de facture moderne, sans doute du XX<sup>ème</sup> siècle. Cela correspondrait vraisemblablement aux manifestations qui se sont prolongées jusqu'en 1914 et, peut-être, à une restauration lors des colonies de vacance estivales.

Le plafond et certaines parties de la salle, naturelle d'origine, ont été retaillées.



*La masse imposante de l'hostellerie*



*1-La salle et l'entrée ouest. On distingue une niche dans la paroi droite.*



*2-À l'extérieur des bâtiments, la batterie de citernes encore en état.*



*Une citerne encore visible sous les vastes bâtiments en ruine. Tout le crépi d'étanchéité est encore intact.*

Sur le côté droit de la salle, une galerie de direction se prolonge sur une vingtaine de mètres. Sur ses derniers mètres, son plafond et le haut de ses murs ne sont pas naturels, mais maçonnés et deux fenêtres permettent au jour d'y pénétrer. Là encore, certaines parties de la galerie ont été retaillées pour assurer une largeur régulière de près de trois mètres, on y trouve des traces de barre à mine. Cette branche aurait été consacrée à saint Philippe de Néri. Sur le côté gauche, une autre galerie, longue d'une trentaine de mètres aboutit dans une salle entièrement retaillée dans la roche. On peut penser que cette partie orientale de la grotte était le logement des ermites jusqu'en 1640. Là encore, une autre trace récente : la fenêtre a un appareillage de briques creuses qui ne doivent dater de beaucoup plus d'un siècle. Quand on observe la cavité abritant le sanctuaire, une question vient à l'esprit : est-ce bien ici que s'était installé Jean l'ermite au XIII<sup>ème</sup> siècle ? L'eau est l'une des contraintes liées au choix d'un lieu de vie. Or, si l'éperon rocheux haut placé de Notre-Dame offre une vue superbe, on n'y trouve pas d'eau ! On est alors amené à se poser des questions et à faire des suppositions. On est surpris par l'importance et l'ampleur des bâtisses en ruines ; quant aux souterrains où se trouve le sanctuaire : une vraie ligne Maginot ! On échappe ici à la modestie des cavités ayant abrité des ermites. Après l'installation des Oratoriens, combien y avait-il d'occupants, combien de visiteurs pouvait accueillir le grand bâtiment de l'hôtellerie ? L'approvisionnement en eau par les citernes était-il suffisant ?... En fait, de nombreuses citernes de stockage ont existé. À l'extérieur des logements, on en retrouve encore une vaste batterie ; l'accès à la plupart de celles situées à l'intérieur des bâtiments, est interdit par l'écroulement des ruines. Cependant, nous en avons retrouvé une avec un bel arc de plafond plein cintre et l'enduit d'étanchéité des parois intact.

#### **La baume Vidal et la grotte des Ermites.**

La baume Vidal se situe dans un vallon, 350 mètres à vol d'oiseau au N.E. Là, un porche abrite un oratoire et au fond du porche, une petite grotte de 5 mètres procure un autre abri. Mais, bien que située près du fond d'un vallon, cette grotte est encore trop élevée (altitude 495m) pour être située près d'une source. Toutefois, d'après F. André, c'est cette baume, qui aurait abrité le frère Jean en premier.

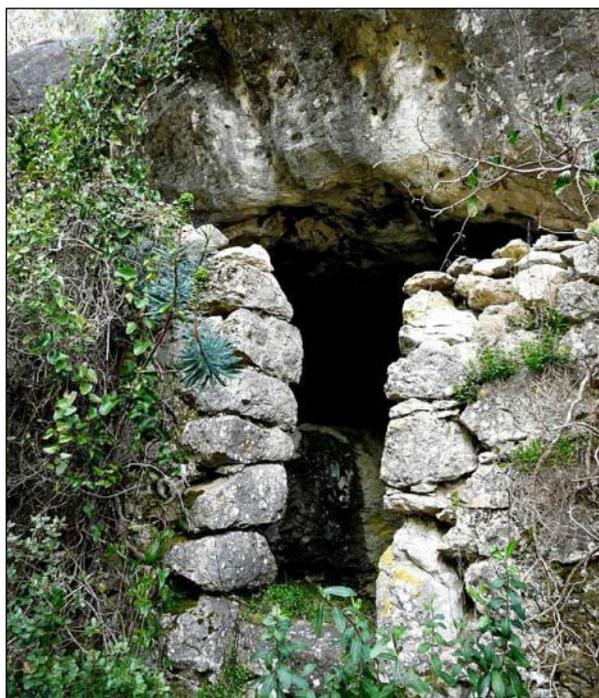
Au sud-ouest de Notre-Dame, au fond d'un autre vallon, on voit la grotte des Ermites. Elle n'est pas vaste, sa surface utilisable n'est que d'une dizaine de m<sup>2</sup>, moins « confortable » que la baume Vidal, mais elle se situe près d'un point d'eau : au fond de ce vallon humide, deux vastes bassins ont été construits pour constituer une réserve. Le cadastre napoléonien, dressé en 1833, ne mentionne rien à l'emplacement de la grotte Vidal ; par contre, il mentionne la grotte des Ermites, le jardin des Ermites qui jouxte la grotte et le bassin qui permet de créer une réserve d'eau. Juste en amont, le fond du vallon comporte des parcelles cultivées. Il n'est pas illogique de penser que c'est ici que les ermites auraient fixé leur première retraite, avant de commencer des aménagements sur le site de Notre-Dame, moins humide en hiver !

*La petite grotte des Ermites.*

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

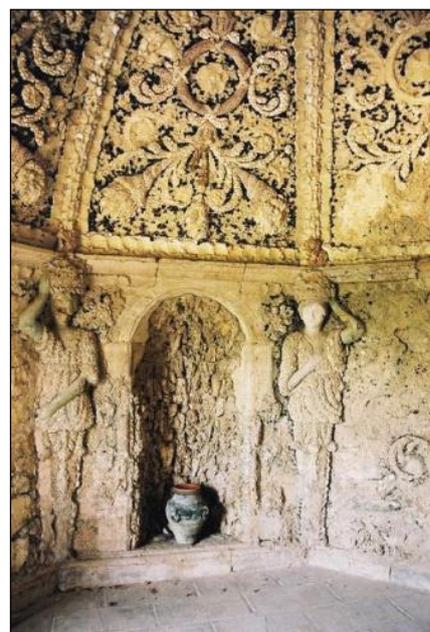


I. **ARNAJON** (nymphée du château d')

## II. Le-Puy-Sainte-Réparate

IV. Cet ancien rendez-vous de chasse fut construit au XVII<sup>ème</sup> siècle et agrandi au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Une chapelle et des dépendances furent également implantées au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Elle est remarquable notamment pour le parc qui l'entoure, exemple emblématique de jardin bastidaire provençal. Il possède aussi un nymphée qui est une pièce maîtresse dans l'histoire des grottes architecturées.

I. **AURONS** (castellas d')

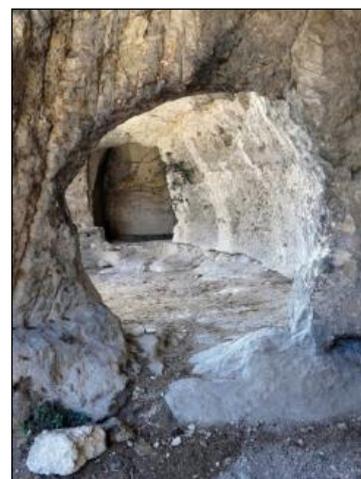
## II. Aurons

III. 673,840 – 4836,970 – 260. 3145 OT Salon-de-P.

IV. Aurons est blotti dans le massif de collines boisées situées à l'est de Salon-de-Provence et qui culminent à 322 m d'altitude. Le Castellans élève sa masse rocheuse au sommet d'une croupe orientée vers le sud et sur les pentes de laquelle s'est construit le vieux village.

*Alignement des trois salles 1, 2 et 3 au rez-de-chaussée.*

La fortification ayant été détruite sous Richelieu, ne reste plus en place que le rocher, long d'une cinquantaine de mètres, sur laquelle elle était bâtie et dans lequel ont été creusées plusieurs salles. Côté ouest, le rocher domine un glacis d'éboulis en forte pente et d'une dénivellation de 20m qui constitue une défense naturelle. Côtés sud et est, les pentes moins fortes sont occupées par les constructions du vieux village.



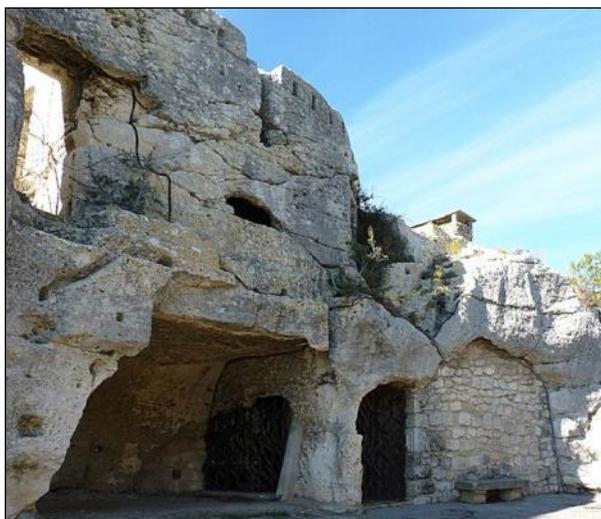


*1-Les escaliers taillés dans le roc qui permettent d'accéder au niveau supérieur.*

*2-Le séjour et sa cheminée. Au fond la communication avec la salle des expositions.*

L'occupation du rocher s'est faite sur deux niveaux. Le niveau supérieur est constitué par une grande plateforme dominant le sol de 5 à 15m suivant les endroits. Cette plateforme comporte deux creusements. Le creusement le plus significatif, profond de 3m, est constitué par une salle de 6m sur 3, ouverte à l'air libre et dont la toiture a disparu. On accède à la plateforme par des escaliers taillés dans le roc.

Dans le rocher, 5m sous la plateforme, ont été creusées plusieurs salles dont la plus spacieuse a été aménagée en salle d'exposition ; elle donne accès à une seconde salle dont la cheminée montre l'ancienne fonction d'habitation. Cinq autres petites salles ont été creusées dans le rocher. La plus intéressante d'entre elles, marquée, de forme rectangulaire, comporte encore une meurtrière, dernier vestige de la fonction militaire du rocher. Deux autres salles s'ouvrent entièrement sur l'extérieur, alors qu'elles devaient autrefois être closes par un mur maçonné, à moins que la paroi rocheuse naturelle ne se soit écroulée.



VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

**I. BALDOUIN** (grotte)

II. Saint-Rémy-de-Provence

III. 798,13 – 166,74 – 140m.

IV. La grotte Bladouin s'ouvre face à l'Ouest, à 25 m au-dessus d'un ruisseau, dans la falaise est du vallon d'Estienne. Une plate-forme en précède l'entrée qui mesure environ 5 m de haut sur 4 de largeur, formant vestibule d'où part un couloir orienté S-N. C'est sur la paroi S de ce vestibule que sont gravés les pétroglyphes étudiés par le Dr. J. Moulard.

V. Grilles, signes en phi, croix, 2 anthropomorphes, 2 équidés, arbalètes, étoiles à 5 branches et divers entrelacs géométriques.

VII. GLORY place ces figurations : « ... à l'aurore des temps gallo-romains... » après des considérations très discutables. Par contre, il situe l'ensemble des signes en phi et croix au Néolithique final / Bronze.

VIII. COURTIN, J. (1974) : Le Néolithique de la Provence. Soc. Préhist. Fse. Mémoires 1. p. 204, 205, 240.

GLORY, A. (1947) : Gravures rupestres dans l'Ariège. Gallia, tome V, fasc. 1. pp. 38-42.

GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. p. 106.

HAMEAU, Ph. (1995) : L'organisation des panneaux gravés dans l'art schématique linéaire. L'exemple de la grotte Baldouin (Saint-Rémy-de-Provence, Bouches-du-Rhône). Bull. du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco, n° 38. pp. 42-48.

HAMEAU, Ph. (2001) : L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France. L'Anthropologie 105. pp. 565-610.

MOULARD, J. (1933) : Les pétroglyphes de la grotte de Baldouin. Cahiers d'Histoire et d'Archéologie. Nîmes. p. 65.

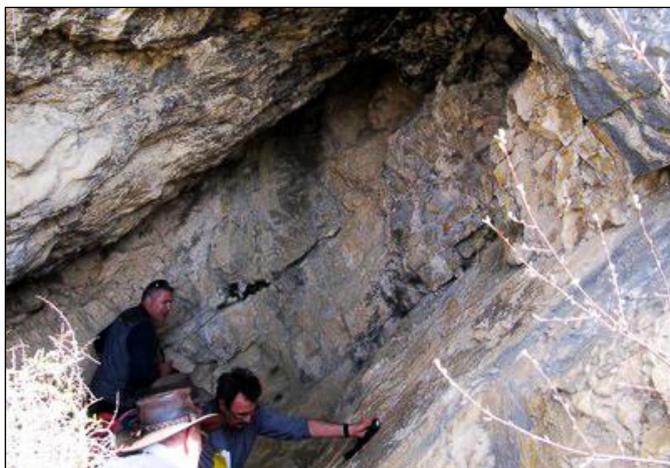
ROLLAND, H. (1933) : Grottes sépulcrales des Alpilles à Saint-Rémy de Provence. Bull. Soc. Préhist. Fse. Vol. 30, n° 6. pp. 358-

<http://gam.jeanjean.free.fr/les-visites/Grottes-des-Alpilles.htm>

*Découverte au cours de l'été 1931, c'est une grotte sépulcrale qui se trouve dans le vallon d'Estienne. Une première reconnaissance accompagnée du Dr E. Leroy et de M.P. de Brun a permis au Dr Leroy de trouver un fragment de maillet à rainure et, pénétrant dans la chambre sépulcrale, il a ramassé des ossements et quelques perles. Une plate-forme rocheuse en précède l'entrée, formant un vestibule et sur sa paroi sud sont gravés les pétroglyphes étudiés par le Dr J. Moulard.*

*Au fond du vestibule part un couloir où la roche forme une muraille percée d'un passage de 1,10m de hauteur sur 1 de large, et fait pénétrer dans l'arrière-grotte plongée dans l'obscurité. Ce passage donne accès à une plate-forme s'ouvrant par une large baie sur le vallon au-dessus de l'entrée inférieure.*

*Le côté sud de cette plate-forme s'élève vers une faille, située dans l'angle gauche et servant d'accès à la chambre sépulcrale orientée N.-S. Les terres extraites de la chambre ont été tamisées et elles ont donné des ossements, quelques spécimens d'industrie lithique, des objets de parure et de la céramique. (H. Rolland, in site de M. Turc).*



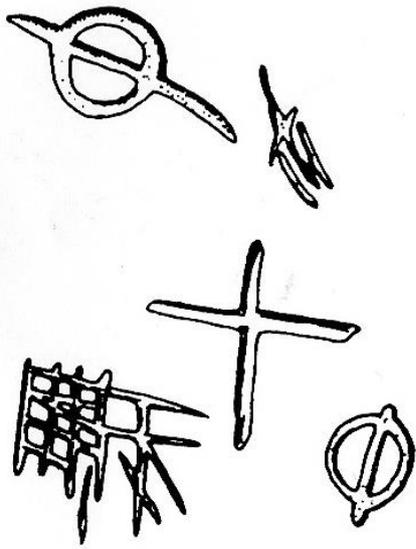
*1ere plate-forme où se trouvent gravés les pétroglyphes.*



*2eme plate-forme où se trouve l'accès à la chambre sépulcrale.*



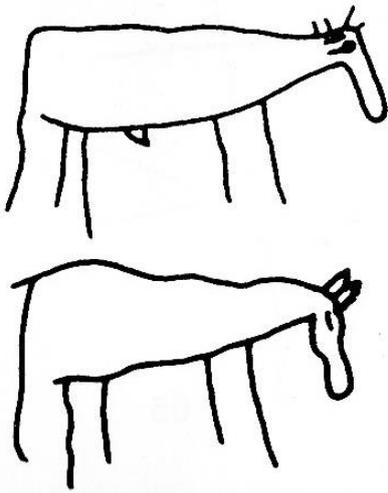
*Entrée de la chambre sépulcrale.(Photos Mireille Lafortest.)*



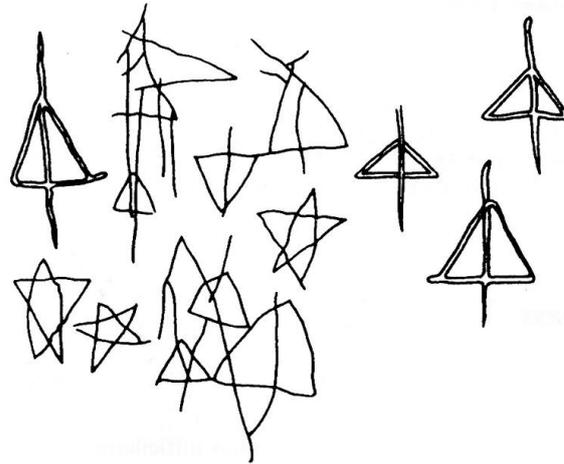
1-Signes en phi, croix.



2-Anthropomorphes. Relevé Philippe HAMEAU.



1-Equidés.



2-Arbalètes, étoiles à 5 branches.



Photo Maurice Turc.

**I. BAUX-DE-PROVENCE (les)**

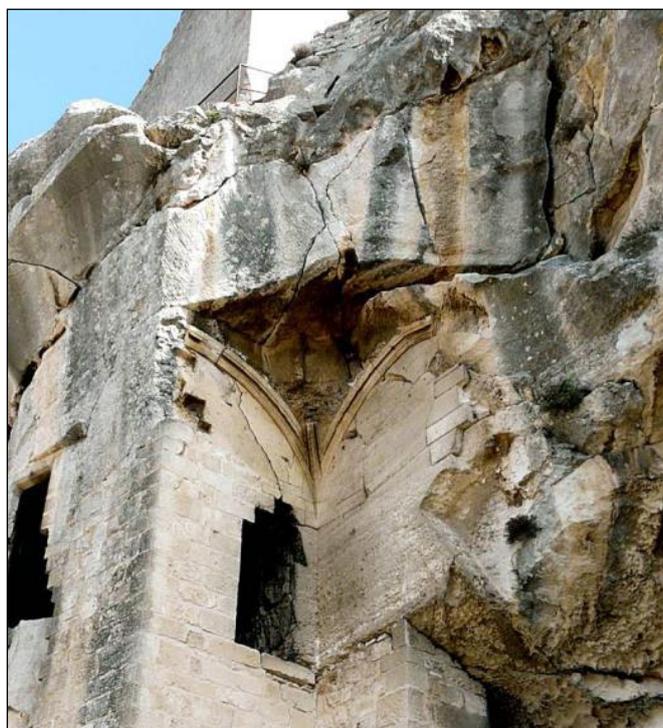
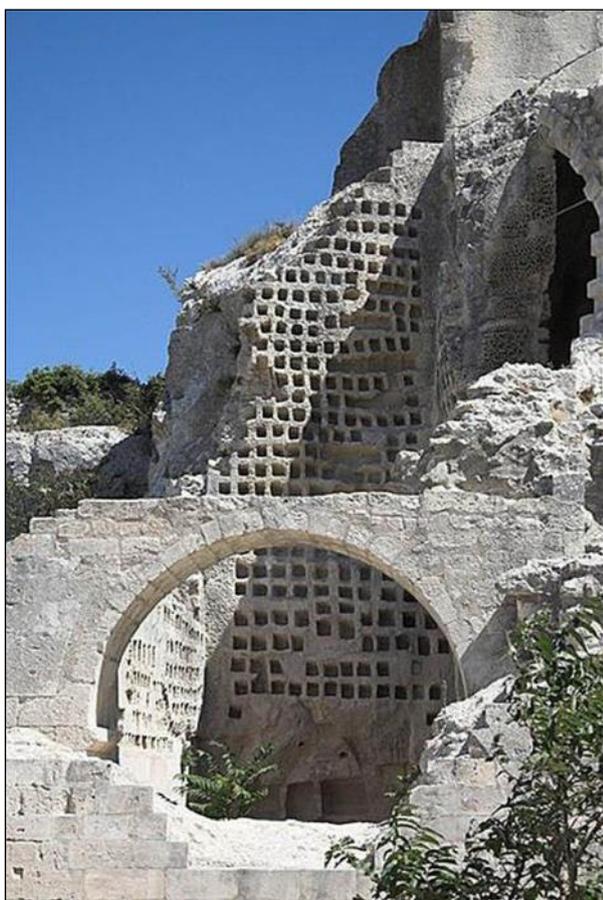
II. Les Baux

III. 644,685 – 4845,05 – 240m environ 3042 OT St-Rémy

IV. la forteresse des Baux s'est installée sur un site défensif naturel inexpugnable : au sud de la chaîne des Alpilles, une avancée rocheuse dégagée par l'érosion, séparée de la montagne par le col de la Vayède (185m). Elle forme une butte témoin, plateau calcaire entouré de toutes parts de falaises. D'orientation S.O-N.O, elle a une longueur totale de 600m pour une largeur maximale de 180m. Cette harmonie monumentale de roche et de pierre bâtie, domine les oliveraies de plus de 120m. Seuls deux passages permettent d'y accéder.



*Carrières.*



*Pigeonniers.*

*La partie supérieure du donjon dépasse du rocher.  
En dessous, les revêtements de pierres taillées, les nervures, forment une harmonie avec la roche.*

Le site a une longue histoire. Les archéologues y ont trouvé des témoignages d'une occupation par les Ligures, lorsque dix siècles avant notre ère, ils furent chassés d'Italie par les Étrusques et d'Espagne par les Ibères. La découverte de pièces de monnaie massaliotes, puis romaines, ainsi que des objets de ces époques montrent que le site a été fréquenté depuis longtemps.

Au Moyen-âge, après le démembrement de l'Empire carolingien, la Provence fut rattachée à la Bourgogne et à l'Austrasie et le nom de Pons III le jeune, seigneur des Baux, figure sur des actes de donation à l'abbaye de Montmajour en 971 et 981. Sur le dernier document, le château est mentionné sous le nom de BALCIUS. D'après F. Pouillon, son fils Hugues Ier, semble être le premier chef de la maison des Baux à s'être fortifié.

La maison des Baux s'était agrandie et au début du XII<sup>e</sup> siècle elle possédait 79 places fortes. De ce fait, le seigneur des Baux supportait mal la soumission au comte de Barcelone qui gouvernait la Provence. Il en résultait de nombreux conflits appelés guerres baussenques. Par la suite, l'opposition du seigneur des Baux aux comtes de Provence se manifesta constamment.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, suite aux croisades contre les Cathares, le comte de Toulouse avait perdu beaucoup de possessions en Languedoc ; il tenta alors d'élargir ses territoires provençaux ce qui fut source de nouveaux conflits.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, le règne tumultueux de Jeanne de Provence et les exactions des routiers du Languedoc venus en Provence n'amenèrent pas le calme. En 1382, Raymond de Turenne (1352-1413), surnommé le « fléau de Provence » s'appropriait le château dont il fit son repaire. S'estimant spolié par l'anti-pape Clément VII et par la dynastie angevine des comtes de Provence, il mit la région à feu et à sang entre 1389 et 1399. Il disparut des Baux après avoir été vaincu.

Au XV<sup>e</sup> siècle, les Baux constituaient un petit état autonome au sein du comté de Provence et ses habitants jouissaient de nombreux privilèges. Le roi René d'Anjou (1409-1480) porta un grand intérêt aux terres baussenques, résidant par intermittence aux Baux. En 1481, après sa mort, la Provence et les Baux furent légués au roi de France Louis XI.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la venue du comte de Montmorency transforme les Baux, avec la remise en état des remparts et la construction d'un nouveau château. De nobles familles viennent habiter le village et y élèvent des demeures. Le village qui comptait 42 maisons en 1420, en compte alors 150 et 17 baumes sont habitées. C'est l'apogée.

Le XVII<sup>e</sup> siècle amène une période de turbulences contre la royauté. En juin 1631, Louis XIII fit assiéger la ville qui se rendit au bout de 27 jours. Quelques mois plus tard, il faisait détruire la forteresse. En 1642, il faisait don des terres et de la seigneurie des Baux à la famille de Grimaldi (Monaco) qui les garda jusqu'à la Révolution, laquelle mit un terme à la splendeur du village. Aux ruines du château s'ajoutèrent alors celle des belles demeures.



*Cette jolie dentelle illustre l'effet de la corrosion atmosphérique sur la pierre. L'architecture rocheuse des Baux n'est pas éternelle !*

**La forteresse** symbolise la symbiose de la roche et du bâti. Ses constructeurs ont profité au maximum de l'opportunité que leur fournissaient les parois verticales. Aux endroits les plus hauts de la falaise, vers le donjon, la roche a été évidée du côté forteresse pour y asseoir les constructions, mais du côté extérieur, la falaise a gardé sa hauteur intégrale. Le creusement du rocher donne une formidable muraille naturelle atteignant à la base une dizaine de mètres d'épaisseur et dépassant par endroits 15m de hauteur. Le donjon a été creusé presque intégralement dans la roche sur une hauteur de 15m, seules ses parois côté extérieur et côté château étaient en majeure partie bâties. Cependant, la paroi creusée dans le rocher est souvent habillée de pierres taillées, ou comporte des amorces des voûtes et des nervures de la voûte des constructions qui y étaient accolées.

Non loin de la chapelle Sainte-Blaise et de l'hôpital Quiqueran, on trouve des habitations troglodytes creusées entièrement dans la molle rocheuse qui émerge à cet endroit.

**Les remparts intérieurs.** La forteresse, distincte du village, bien que ce dernier soit entouré de falaises et que sa porte d'accès soit solidement défendue, avec son dispositif défensif constituait un ensemble beaucoup plus réduit, une ultime défense plus élaborée, en cas de prise du village. On peut penser qu'en plus de l'enceinte du village, la forteresse comprenait deux autres enceintes.

**Le problème de l'eau.** Les Baux, perché sur un petit plateau calcaire séparé de la montagne, n'avait aucune alimentation naturelle en eau. Étant donnée la configuration géologique des lieux, pas question d'y creuser des puits. La seule alimentation du village assiégé ne pouvait se faire que par des citernes. On en retrouve une dans l'enceinte du château ; subsiste encore l'enduit d'étanchéité rose qui en recouvrait les parois. On trouve encore, au S.O. de la chapelle Sainte-Blaise l'immense plan dallé qui recueillait l'eau de pluie. Ses 2.300m<sup>2</sup> de superficie devaient recueillir près de 1.500m<sup>3</sup> d'eau par an, qu'il fallait stocker dans un grand réservoir en vue de la saison sèche.

Ce site exceptionnel paie la rançon de sa renommée. Sa fréquentation touristique est elle-aussi exceptionnelle, avec les problèmes de stationnement et de foules peu propices à l'émerveillement. À éviter en été et durant les périodes de congé de la belle saison !

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

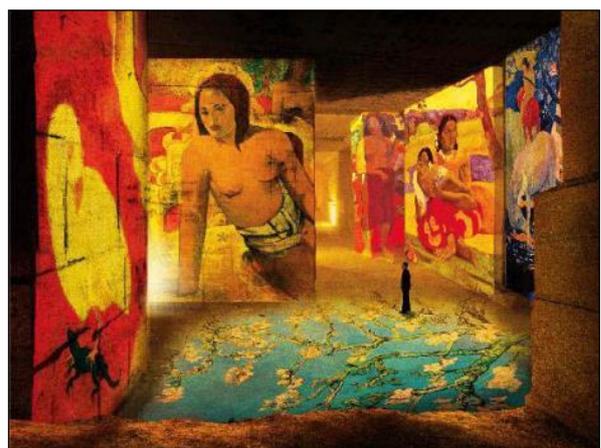
*Ci-dessous : Les Carrières de lumières, aux Baux-de-Provence, présentent un spectacle que l'on pourrait qualifier de « nouveau son-et-lumière ». Ce procédé, très prisé à partir des années 2000, consiste à projeter sur des bâtiments des images gérées par informatique, avec toutes les possibilités de superposition, fondu-enchaîné, etc. Aux Baux-de-Provence, ce sont les anciennes carrières qui offrent un support idéal à ce spectacle.*

*La « Cathédrale d'images », créée il y a plus de 35 ans dans les carrières du Val d'enfer, au pied du village provençal, par le peintre et photographe Albert Plécy, avait fermé ses portes fin 2010. Le bail commercial de la société était arrivé à expiration, et la mairie, propriétaire des lieux, a choisi, dans le cadre d'une délégation de service public, un autre opérateur. La société Culturespaces, filiale du groupe GDF-Suez spécialisée dans la gestion de monuments et lieux culturels et qui localement s'occupait déjà du château des Baux, est ainsi devenue le nouvel opérateur, créant les « Carrières de lumières ».*

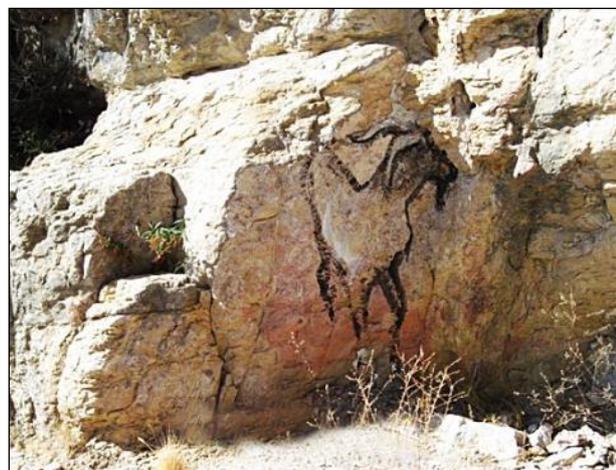
*La transformation des carrières en un espace à la pointe de la technologie a nécessité un investissement de 2,6 millions d'euros. Soixante-dix vidéoprojecteurs équipent les lieux, permettant de projeter sur toutes les surfaces, y compris le sol, avec une qualité inédite.*

*Une étude acoustique a été menée pour éviter écho et réverbération, et des centaines de mètres de fibres optiques ont été déployées pour permettre de diffuser en « full HD » (très haute définition) sur des surfaces immenses, des écrans allant jusqu'à 14 mètres de haut.*

*Les principaux thèmes retenus concernant la peinture, c'est un sujet inépuisable qui permet de renouveler les projections périodiquement, donc le public. La direction du site s'était donnée l'objectif de retrouver les 200.000 visiteurs que recevaient annuellement les carrières, et peut-être atteindre les 250.000 voire les 300.000 entrées.*



- I. BERGER (grotte du)
- II. Allauch (probable)





*Dessins et peintures de « crabos », la chèvre en Provençal. Photos Les Cahiers du Sud : <http://aioli.over-blog.com>*

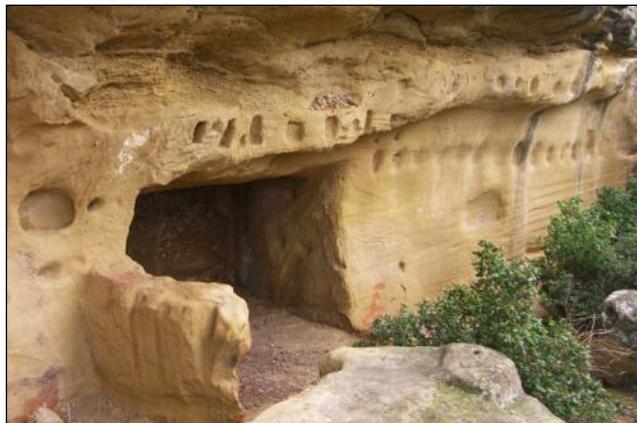
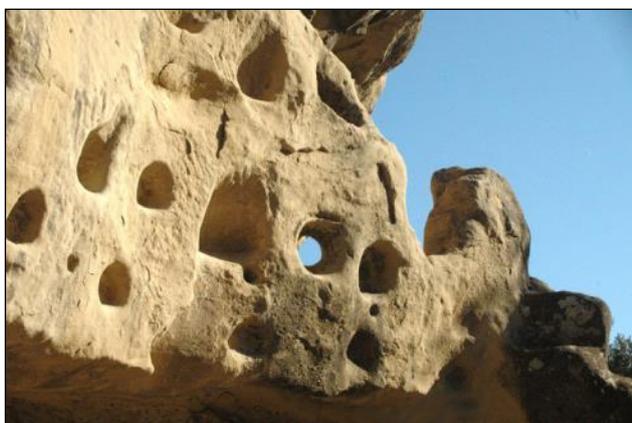
### I. CALES (grottes de)

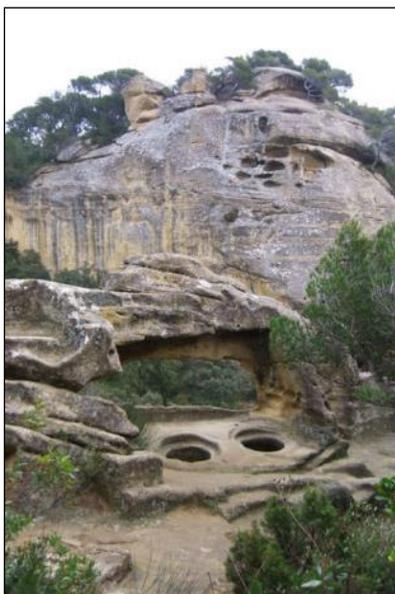
#### II. Lamanon

IV. Les grottes de Calès, à l'extrémité orientale du massif des Alpilles, sont un site d'habitat qui fut occupé de l'époque préhistorique jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle. Elles se composent, sur plusieurs étages de la falaise, d'habitats troglodytiques creusés par l'homme. Ils servirent soit de refuge, soit de résidence pérenne au cours des millénaires.

Ce site composé d'une série d'anfractuosités creusées par l'homme jusqu'au sommet de la falaise a tout d'abord servi d'habitat ligure. On a identifié 58 cavités d'habitation dans le cirque et autant à l'extérieur du cirque. Les traces d'occupation s'étalent de la Préhistoire à la Protohistoire. Une légende ou une tradition veut que ces grottes aient servi d'abris, lors des invasions sarrasines à un dénommé Kalès et ses hommes. Ce qui est plus assuré est que ce site appartient à la première génération des grands castra du Moyen âge.

On y accède par d'étroits escaliers taillés dans le roc. Mais la présence de trous de boulines dans la falaise montre que certaines excavations n'étaient accessibles que par des échelles. Les grottes furent habitées du XII<sup>ème</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle par une population qui a varié entre 120 et 220 habitants. Des rigoles creusées dirigeaient les eaux de ruissellement vers des citernes et des aiguiers. C'est de la dernière période d'occupation que date les aménagements les plus sophistiqués avec cheminées, placards, tasseaux et feuillures de portes.



*Pigeonnier.**Silos.*

### I. ERMITAGE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL ou des Ayygalades.

II. Marseille

III. 691,390 – 4803,410 – 120m environ. 3145 et Marseille

IV. Il se trouve dans le quartier du même nom, dans la banlieue nord de Marseille. C'est certainement le seul ancien ermitage situé maintenant en pleine ville.

Aujourd'hui, seule reste la façade orientale de l'église de l'ermitage, située coté autoroute. À deux hauteurs, on distingue des petites corniches qui signifient qu'il devait y avoir deux étages, mais seulement dans la partie sud de la chapelle où le plafond est à 8m. Dans le rocher, face à la corniche, des trous de boulin confirment le deuxième niveau qui devait être assez bas (environ 2m de haut). La façade sud de l'église s'est écroulée, il n'en reste plus que les assises sur une hauteur de 20 à 30cm. Un peu plus au sud, le mur qui continuait l'église pour abriter le logement des ermites a disparu, seules ses fondations apparaissent de manière inégale.

La cavité est creusée dans le travertin facile à tailler, aussi les parois ont-elles été régularisées avec de nombreuses niches. Quant à la façade, seul l'appareillage de la porte est en travertin, le reste du mur est en pierres calcaires classiques venant d'un autre endroit que la grotte elle-même. Hors la porte, les seules ouvertures sont composées de deux fenêtres géminées, qui rappellent un campanile. Elles étaient destinées à abriter des cloches qui ont aujourd'hui disparu ; seul subsiste l'axe de l'une d'entre elles. L'appareillage de ces deux fenêtres est composé d'une alternance de briques et de pierres.

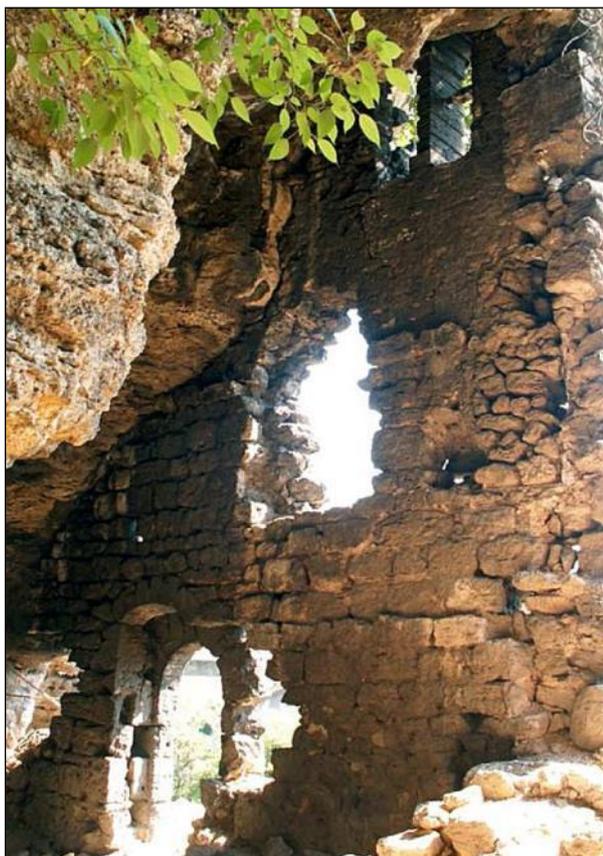
VII. Classée Monument historique.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

*Appareillage en travertin de la porte.*



*Vue de l'intérieur.*



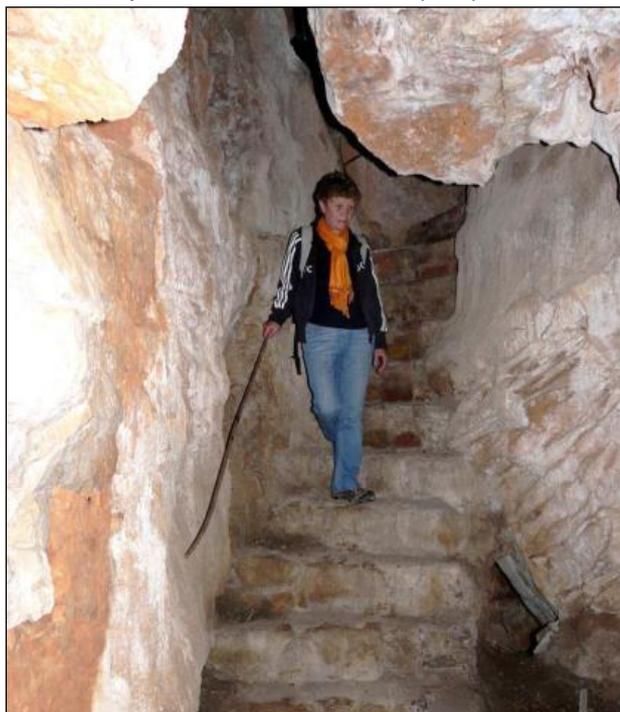
*Niche tapissée de coquillages, au fond de la nef. Elle est trop haute (1,5m) pour servir d'autel. Le scellement des coquillages commence à se dégrader sérieusement. L'analyse du mortier rouge de scellement permettrait sans doute une datation : XIII<sup>ème</sup> ou XVII<sup>ème</sup> siècle ?*

I. **ESPECES** (gouffre du château des)

II. Cuges-les-Pins

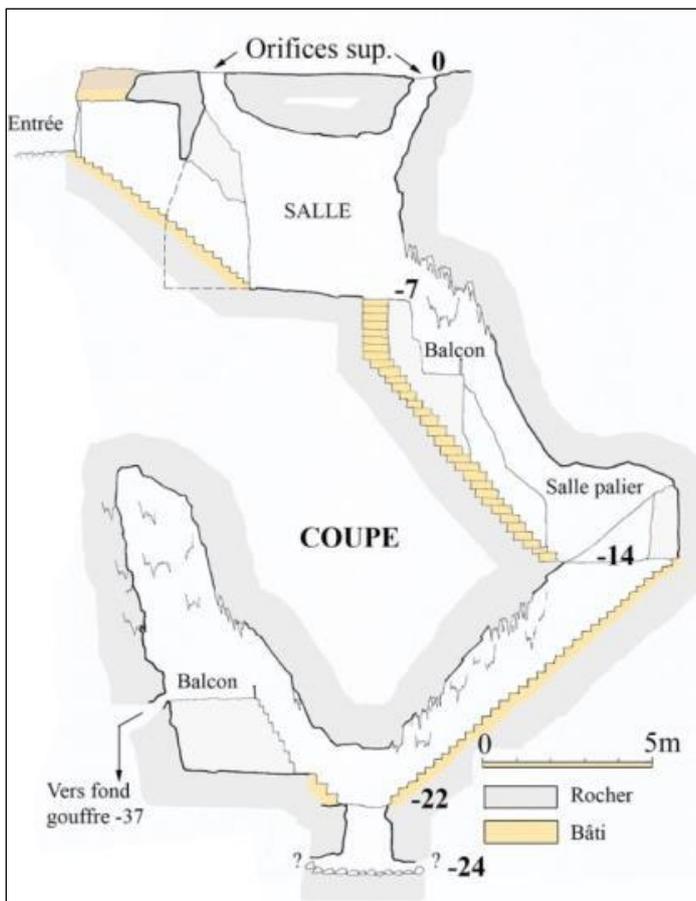
III. 721,560 – 4796,165 – 475m. 3245 et Aubagne

IV. L'entrée artificielle de la cavité, fermée par une grille, s'ouvre une quinzaine de mètres à l'ouest du château, encore en ruines il y a 10 ans et reconstruit depuis peu en villa.



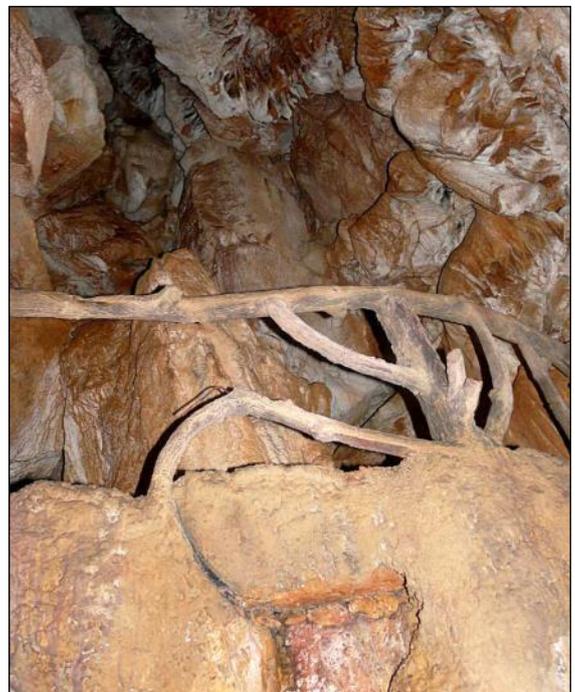
*Les escaliers ont été faciles à construire dans une configuration qui s'y prêtait.*

La cavité possède trois orifices : deux supérieurs qui débouchent dans le plafond d'une salle avec un à pic de 7m et une entrée praticable qui a été maçonnée et fermée par une grille en fer. Un escalier d'une vingtaine de marches débouche dans une salle de 7m sur 4, éclairée par les deux orifices au plafond. Au fond de la salle, sur la droite, un autre escalier de 32 marches, suit la paroi de la cavité pour aboutir, 7m plus bas (cote -14), à une autre salle de plus petite dimension. Au fond de cette salle part une galerie descendante où a été aménagé un autre escalier de 34 marches. On aboutit à un point bas, où s'ouvre un petit puits de 2m sans issue. Mais en remontant 3 marches, on aboutit à une petite salle remontante, où à 2m de hauteur a été aménagé un petit balcon. Un tel balcon avait aussi été aménagé dans l'escalier de 32 marches. La rambarde de ces deux balcons est faite en branches de béton armé imitant le bois. Toute la dernière partie de la cavité est ornée de nombreuses coulées et draperies de calcite; certaines ont été cassées pour bâtir en surface une petite grotte abritant une statue de la vierge.



*Coupe du gouffre des Espèces. Synthèse du lever Pellegrin-Carrio (1979) et du croquis Courbon (2013).*

En 1809, le lieu-dit des Espèces appartenait à un mulotier, Louis Bonifay de Claude, dit Coutagne et on n'y trouvait qu'une bergerie. Après plusieurs changements de propriétaire, Madame née Thérèse Daumas, épouse de Joseph de Bouillane Colombe en fait l'acquisition en 1879. Joseph de Bouillane était un riche Marseillais qui résidait au cours Julien. En 1884, la bergerie est transformée en maison d'habitation, puis en 1890, on construit une remise ainsi qu'une « bastide marseillaise », pompeusement appelée Château des Espèces. En 1893, le domaine est vendu à Alfred Gounelle, membre de la haute et riche bourgeoisie marseillaise. Il est vraisemblable de penser que le « château » n'ait été qu'une résidence secondaire où l'on venait chercher l'air pur lors des beaux jours. On s'étonne que dans les années 1970 il soit déjà à l'état de ruines. Ayant été abandonnée, l'habitation fut-elle pillée, perdant fenêtre et toiture, ce qui accéléra sa destruction ?



*Le petit balcon, à 2 m de hauteur, dans la salle terminale, avec sa balustrade en béton imitant le bois.*

Le rang social de Joseph de Bouillane et d'Alfred Gounelle rend plausible qu'ils aient appartenu à la franc-maçonnerie et qu'ils aient pu être inspirés par les catacombes de Paris. Aurait-il décidé d'en faire un lieu d'initiations maçonniques ? Vu les dates évoquées en supra, il est vraisemblable de penser que l'aménagement du gouffre se soit fait vers 1880-1890. Il paraîtrait que d'autres cavités de la région auraient été utilisées pour des réunions maçonniques, mais les gouffres sont tellement auréolés de fausses légendes... Aux Espèces, nous n'avons relevé sur les parois aucune inscription qui puisse évoquer la maçonnerie. Il est vrai qu'au fond, les coulées de calcite récentes sur les parois, ont pu en effacer d'éventuels dessins ou écritures murales.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

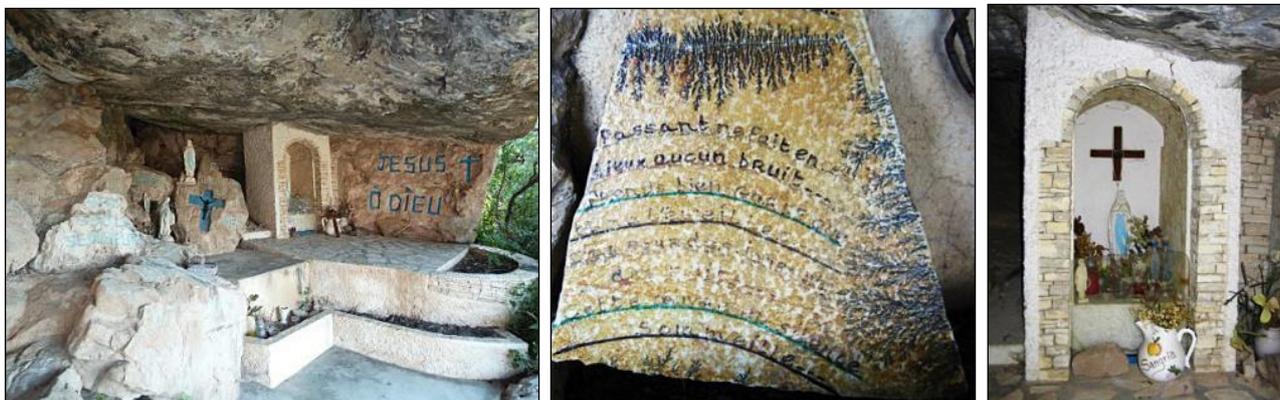
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **FACTEUR** (grotte du)

## II. Mimet

IV. Arche abri naturel où l'on trouve une petite chapelle. Un facteur de Mimet l'a réalisée en transportant matériaux, eau et objets liturgiques sur sa mobylette. La chapelle est particulièrement dédiée à la Vierge avec une petite niche spécifique et au recueillement « Passant, ne fais aucun bruit » dit une inscription. En examinant les inscriptions sur le rocher, on trouve quelques citations chrétiennes comme : « Jésus Ô Dieu », « Le Seigneur est Amour », « Amen ». En outre, une boîte contient un crayon et un carnet qui constitue le livre d'or du site. La niche très soignée semble plus spécifiquement dédiée à la Vierge : sa statue est entourée de fleurs et de bouteilles en plastique typiques de celles qui servent à transporter l'eau bénite.

VIII. [http://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id\\_pp=13062\\_1](http://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id_pp=13062_1)



1-Inscriptions sur une plaque calcaire portant des dendrites de pyrolusite.

2-À noter le pichet de sangria, boisson d'origine ibérique à base de vin rouge, très utilisée... en apéritif !

I. **GOIRON** (baume fortifiée de)

## II. Lambesc

III. 683,190 – 4840,355 – 470m. 3143 ET Aix-en-P.

IV. Quand on arrive sur le site, on voit en premier lieu la façade bâtie qui devance la partie nord de la baume. À travers les barreaux de la grille qui ferme l'entrée, on peut voir une grande partie de la première salle et l'ouverture d'accès à la salle située à l'ouest.



1-La baume telle qu'elle apparaît de la route, on distingue trois meurtrières sur sa façade.

2-Les escaliers et la fenêtre qui font dater la tour du XV<sup>ème</sup> siècle.

La salle à laquelle on accédait par la porte en bois est entièrement creusée dans le rocher, le mur la séparant de l'extérieur faisant partie de la roche encaissante. C'est la plus vaste, elle est d'une longueur moyenne de 8,50m, pour une largeur de 5m. Sur son côté sud-ouest, deux portes donnent accès à deux cellules plus petites. Sur tout son côté nord-ouest, long d'une dizaine de mètres, court une banquette creusée dans le roc. Cette banquette se continue sur une partie du côté est, elle pouvait accueillir vingt à vingt-cinq personnes. En vis-à-vis, il est possible que le rocher ait été retaillé de la même façon, mais il est trop érodé pour pouvoir se prononcer sûrement. L'ensemble rappelle la disposition d'une salle capitulaire (A. Bas, 2004).

A peu de distance, deux ouvertures font penser à des meurtrières. Sur le mur oriental, une porte, dont l'un des montants

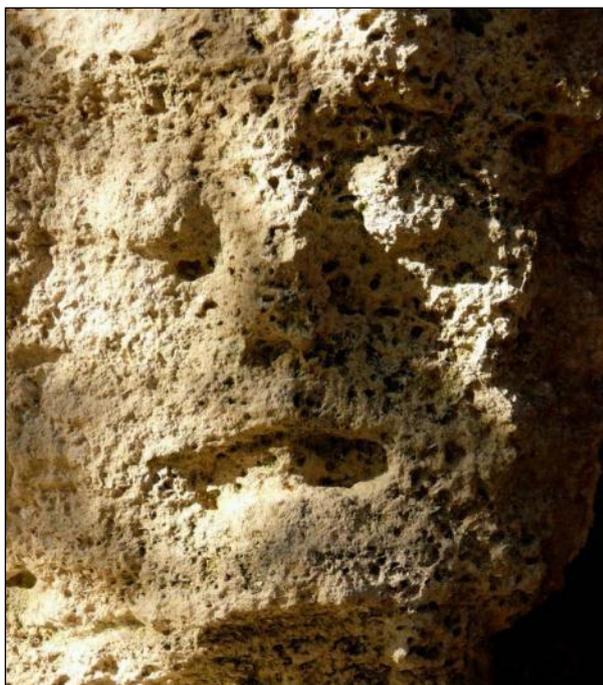
est taillé dans le roc et l'autre maçonné, permet de communiquer avec ce qu'Alix Bas appelle la seconde baume. Deux marches descendantes permettent de compenser la différence de niveau entre les deux salles. Cette seconde salle n'est qu'en partie troglodyte. Un solide mur, épais de 1,25m, l'isole de l'extérieur.

Une portion de voûte, faite de gros blocs taillés avec soin raccorde le mur au rocher naturel ; au-dessus de cette portion de voûte, des dalles rocheuses, formant toit, assurent l'étanchéité. En plus de la porte d'accès, le mur est percé de trois meurtrières. Sur le côté oriental de cette salle deux citernes sont aménagées dans la paroi rocheuse. La seconde possède un système de canalisation fait d'une brique cylindrique rouge, dont on aperçoit encore le bout, qui permettait d'amener l'eau dans un grand bassin rectangulaire précédant l'ouverture. Un enduit brun rougeâtre, qui se voit encore à deux endroits, devait en assurer l'étanchéité. Çà et là, sur les parois de la grotte, des trous carrés marquent les emplacements de poutres du plancher qui divisait l'espace en deux niveaux. (A. Bas).



*La citerne nord, la plus belle, avec un réseau de rigoles collectant l'eau ruisselant sur les rochers. Dans la margelle, un trop-plein envoie l'eau dans deux bassins situés en dessous.*

**Les têtes.** À l'extérieur de la première salle, on peut encore apercevoir plusieurs têtes de facture grossière, sculptées dans la roche. Elles ne devraient pas être antérieures à la fin du Moyen-âge. Cela est très vraisemblable, car la roche dans laquelle elles ont été taillées est relativement tendre ; tout autour, on voit les traces de la corrosion ou de la désagrégation qui ont attaqué le rocher et l'on ne peut penser que ces têtes aient pu braver les outrages du temps pendant des millénaires. Avec leur aspect terrifiant, elles sont là pour nous dire « passe ton chemin ». Elles sont les gardiennes des lieux. Il faut convenir qu'elles sont d'inspiration païenne... (A. Bas, 2004). Cependant, il vaudrait mieux faire un rapprochement avec les gargouilles et les chimères qui ornèrent nos cathédrales au XIII<sup>ème</sup> et au XIV<sup>ème</sup> siècle. Le Mal, ennemi de la religion chrétienne, devait être éloigné des églises, Maisons de Dieu. Les gargouilles, qui ornaient les extrémités des canaux d'écoulement, eurent le but de faire fuir tout esprit malin ou être démoniaque. Quant aux chimères, statues ayant, comme les gargouilles, l'aspect d'animaux fantastiques et effrayants, elles semblaient se repaître des turpitudes de l'humanité. Il faut signaler que plusieurs têtes alignées, qui ornaient la margelle de la citerne située devant la première salle, ont disparu. Cette disparition se serait faite aux alentours de la période de restauration de la chapelle Sainte-Anne. La roche a été sciée pour enlever tout un pan de margelle.



*Deux têtes épargnées.*

**Les structures extérieures.** La baume jouxte d'importants vestiges de construction. Quelques pans de mur et des amas de blocs avoisinent une tour qui a été restaurée. En fait, cette tour, d'une section carrée de 3,50m. Elle n'abrite qu'un escalier qui permettait d'accéder à l'étage supérieur de la bâtisse à laquelle elle était accolée. La facture de cet escalier, ainsi que la petite fenêtre qui l'éclaire, permettent de la dater de la fin du Moyen-âge ou du début de la Renaissance (XV<sup>ème</sup> siècle). Il faut ajouter une ouverture en forme de meurtrière. La structure en ruines comportait deux niveaux. Ce qui semble à peu près sûr, c'est que nous sommes en présence d'une sorte de monastère fortifié (A. Bas, 2004). Faute d'avoir retrouvé des documents écrits précis, il est difficile aujourd'hui de donner l'origine exacte de ces ruines, que seule l'architecture de l'escalier nous permet de dater.

**L'eau et les citernes.** Le site regorge de citernes, ce qui montre qu'il a dû être occupé par un nombre important de personnes. On remarque tout un système de rigoles collectant l'eau tombée sur les rochers pour son alimentation. Autour de son orifice carré, aujourd'hui fermé par une grille, une large feuillure montre que la citerne était autrefois fermée par une dalle. Quant à la citerne elle-même, en forme de cloche, elle s'élargit jusqu'à 2 mètres de diamètre et doit avoir une contenance de 6 à 7m<sup>3</sup>.

D'après les éléments architecturaux, les différentes étapes de l'aménagement de la baume ont été datées aux XI<sup>ème</sup>-XIII<sup>ème</sup> et au XV<sup>ème</sup> siècle.

VIII. COURBON, P.

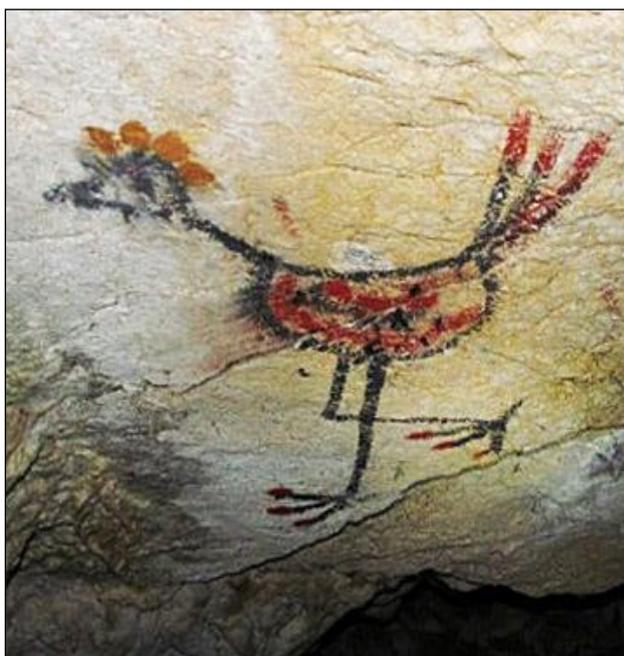
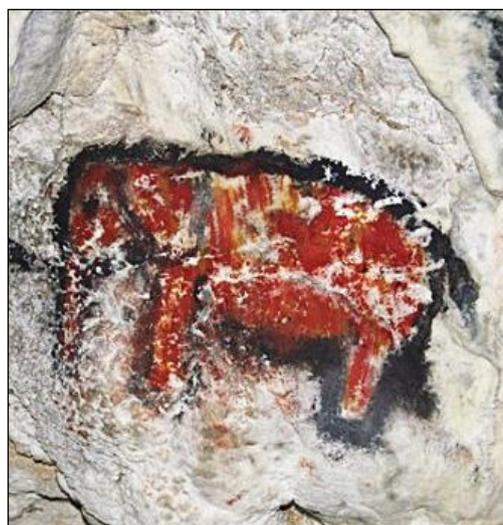
[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **GRANDE BAUME** (ou beaume de Bertagne, ou de Bartagne).

II. Gémenos

V. Peintures actuelles.



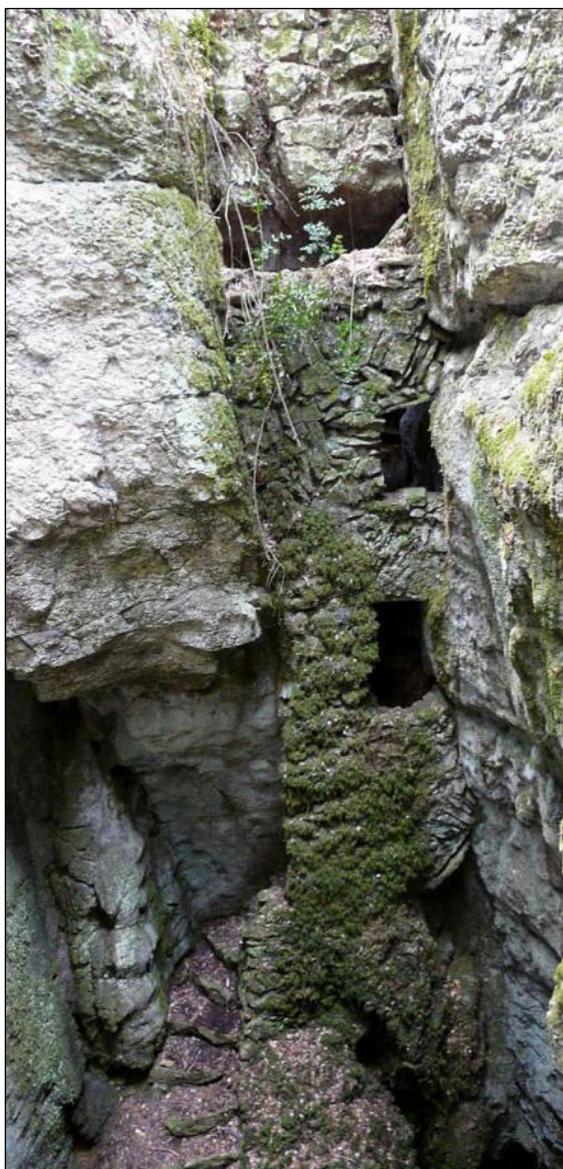
Photos Les Cahiers du Sud : <http://aioli.over-blog.com>

I. **GRAND CAUNET** (gouffre du)

## II. Roquefort-la-Bédoule

IV. Il s'ouvre par un orifice de 8m sur 5, où une terrasse naturelle permet d'atteindre à - 2,5m le point le plus facile pour la descente. De la lèvre de l'orifice on est impressionné par la majesté du gouffre où les cannelures de coulées de calcites fuient vers des profondeurs inquiétantes. Sur le côté sud-est, on voit la masse surprenante de la cage d'escalier. Une désescalade de 4m permet d'arriver en haut de ces escaliers dont la partie supérieure a dû disparaître. Là, sur une hauteur de 7m, l'escalier se déroule dans une partie étroite, coincée entre les parois rocheuses. À -14m, on arrive sur la terrasse d'une maçonnerie de plus grande ampleur, aménageant une descente en colimaçon. À -21m, on arrive à la base des escaliers, dans une petite cour où une porte permet d'accéder à l'autre partie du gouffre. Cette partie a été creusée sur 4 m de profondeur lors de désobstructions. On est surpris par de nombreuses niches de 20cm sur 20 et de 30 à 40cm de profondeur, aménagées dans la maçonnerie, à l'intérieur des escaliers et en façade. Il en a été dénombré plus de 70.

Faute d'écrits, l'origine de la construction des escaliers reste hypothétique. Il y en eut de nombreuses, entre autres celle qui y voyait un repaire de brigands et qui fit donner à la cavité le nom de Gaspard de Besse. Les fonctions de columbarium, puis de colombier ont aussi été envisagées, mais les niches sont trop petites pour accueillir une urne, les niches dans l'escalier sont peu pratiques pour les pigeons et dans les deux cas, certaines niches de la façade sont difficilement accessibles. On a avancé la fonction de magnanerie, de fromagerie, mais là encore, l'agencement et l'emplacement des niches ne s'y prêtent pas. Il y a eu encore l'hypothèse d'une glacière...



*Photo de la partie supérieure des escaliers à comparer avec le profil de la coupe.*

*Détail de l'escalier.*

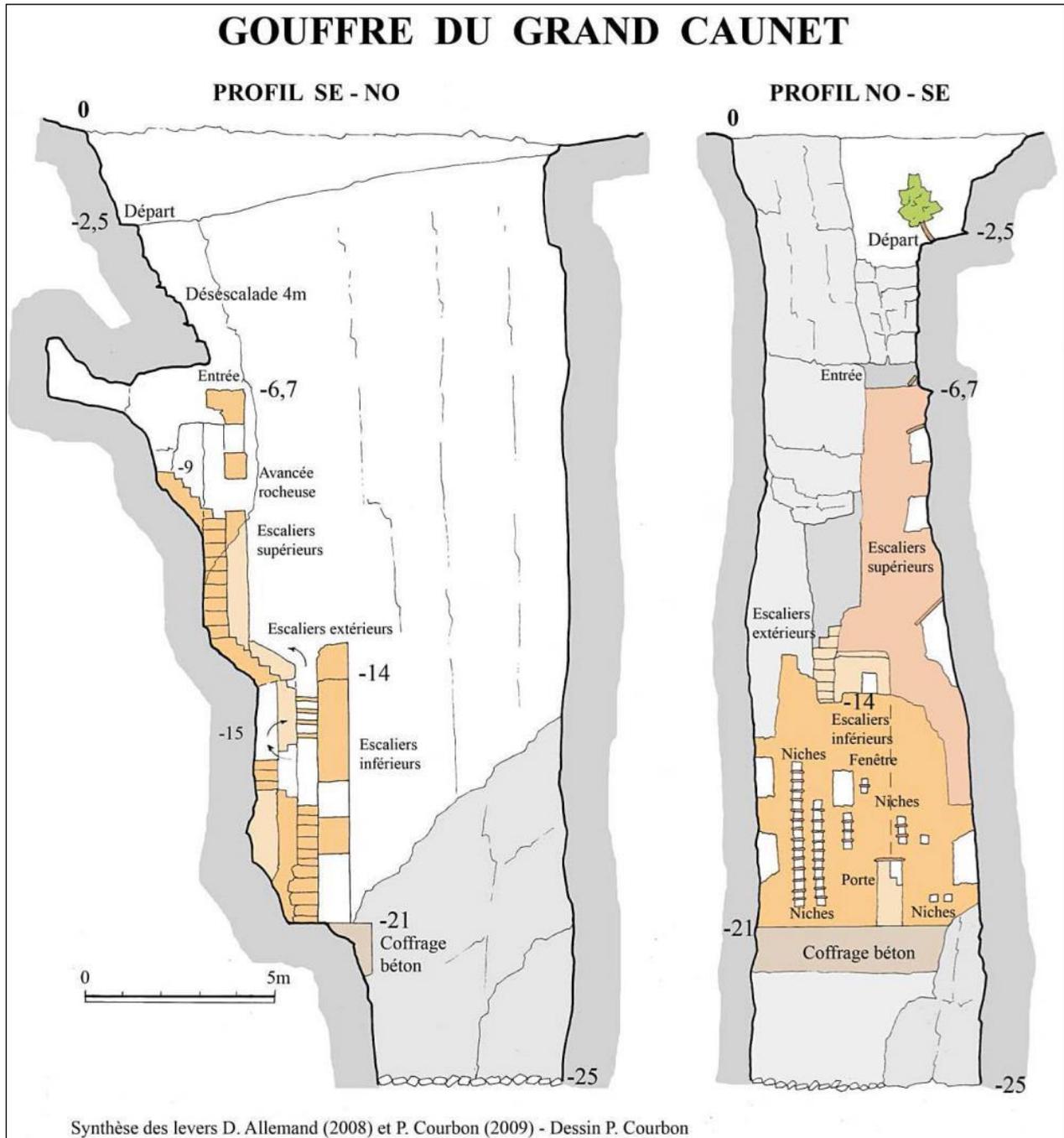
Autres hypothèses : exploitation d'un filon minier, occupation religieuse du gouffre, suggérée par les niches où l'on pouvait placer des lumignons... lieu initiatique pour les francs-maçons...

Sur les 183 os d'animaux remontés lors des fouilles, seuls 2 appartenaient à des pigeons, ce qui confirmerait que les escaliers n'étaient pas un colombier. La découverte d'ossements humains, 4m sous la base des escaliers a donné lieu à une datation par le radiocarbone qui les a situés dans une fourchette 1427- 1473. Pour André Leone, il s'agirait d'un berger tombé au fond du gouffre, lors d'un incendie, avec une partie de son troupeau dont les ossements ont été retrouvés à proximité, avec du charbon de bois. Il y a eu aussi la découverte par des scouts d'une pièce de monnaie de 1627. Que peut-on en déduire avec certitude ? Pour Denis Allemand et alii, la typologie de la construction : pierres mal équarries montées avec un faible mortier de chaux nous ramènerait à une période contemporaine ou postérieure au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Par comparaison avec d'autres constructions troglodytes, Paul Courbon pense que le XVIII<sup>ème</sup> siècle est la datation la plus plausible.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.





*Cliché de Denis ALLEMAND, montrant la façade de la partie inférieure des escaliers. On voit les curieuses niches aménagées dans la maçonnerie et dont certaines sont difficilement accessibles.*

I. **LASCOURS** (abri du Grand Vallon de)

II. ?



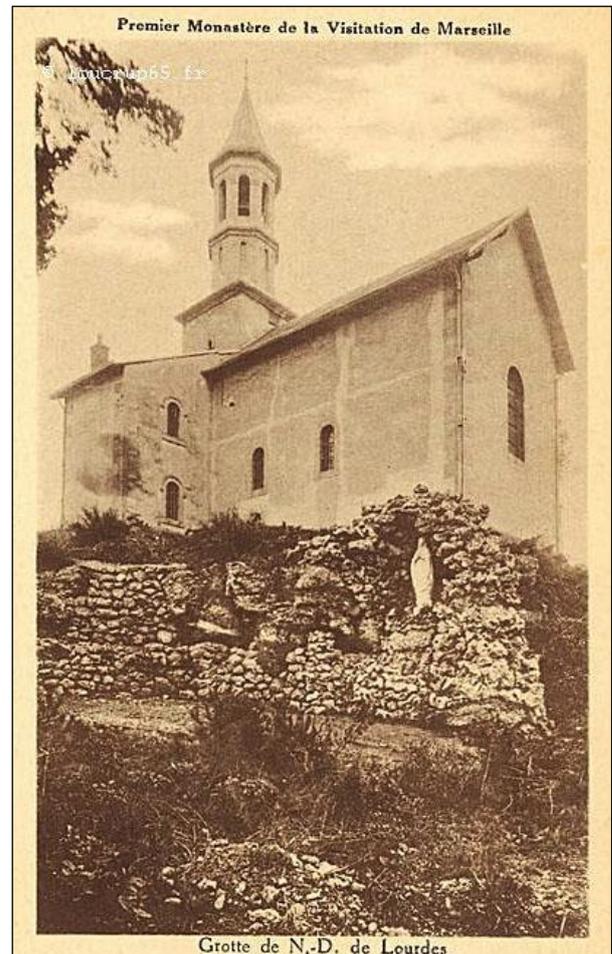
*Photos Les Cahiers du Sud : <http://aioli.over-blog.com>*

I. **LOURDES** Marseille (grotte de)

II. Marseille

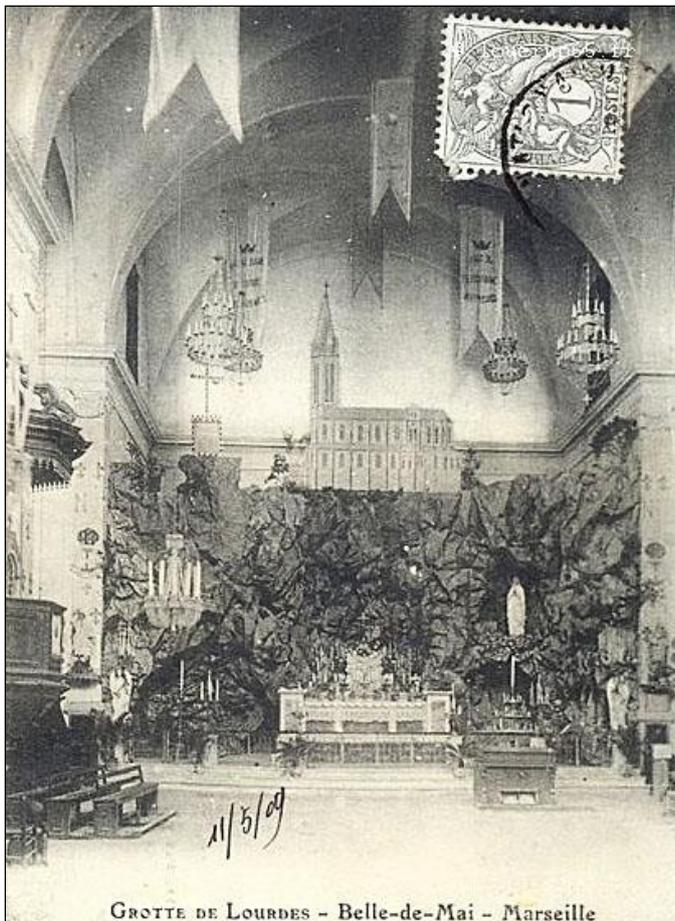
IV. Monastère de la Visitation. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

*(Photo C. CATHELAIN).*

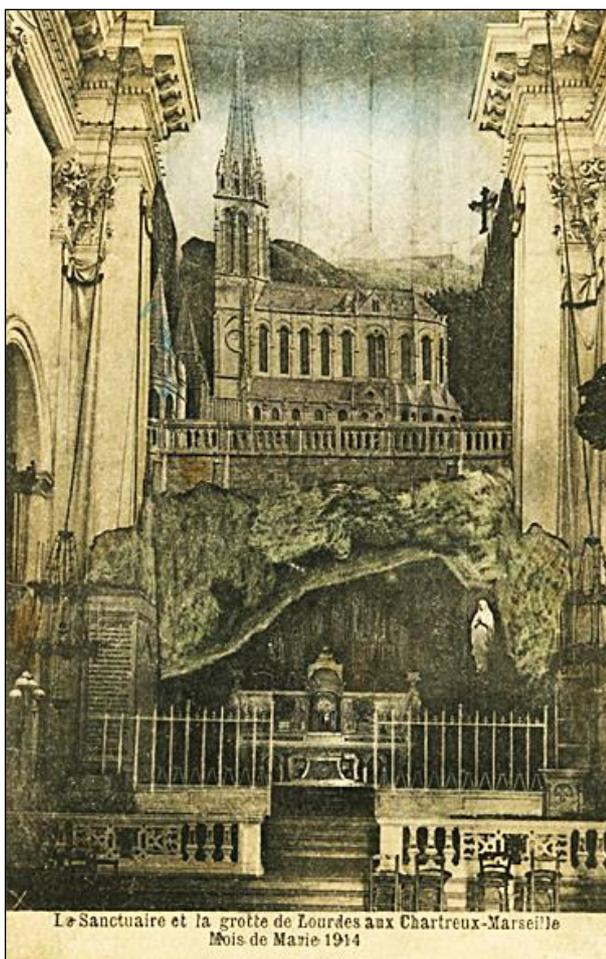


- I. **LOURDES** Marseille -2- (grotte de)
- II. Marseille
- IV. Église de la Belle-de-Mai. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

*(Photo C. CATHELAIN.)*



GROTTE DE LOURDES - Belle-de-Mai - Marseille



Le Sanctuaire et la grotte de Lourdes aux Chartreux-Marseille  
Mois de Marie 1914

- I. **LOURDES** Marseille -3- (grotte de)
- II. Marseille
- IV. Les Chartreux. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

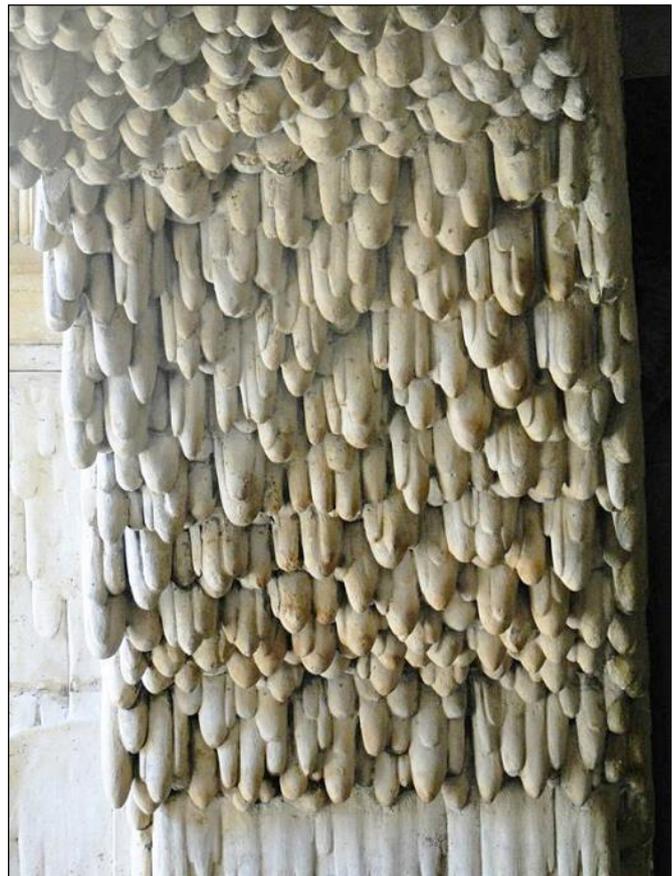
I. **LONGCHAMP** (nymphée du palais)

II. Marseille

IV. Le palais Longchamp est un monument de Marseille situé dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Il est composé de trois entités : au centre, un château d'eau édifié pour la commémoration de l'arrivée à Marseille des eaux de la Durance de part et d'autre duquel se trouvent reliés par une colonnade semi circulaire le musée des beaux-arts et le musée d'histoire naturelle.



*Au-dessus des cariatides, on voit les plaques commémoratives évoquées plus loin.*



*On ne parle plus de « congélations », comme au temps du Grand Roi, mais les stalactites sont bien présentes.*

Inauguré en 1869, il a été construit pour être le point d'arrivée des eaux de la Durance, détournées afin d'alimenter la ville de Marseille, qui connaissait alors des problèmes d'approvisionnement en eau.

À l'arrière du palais, se trouvent, dans le parc Longchamp, le jardin botanique et le jardin zoologique, bien que ce dernier n'accueille plus d'animaux depuis la fin des années 1980.

**L'arc de triomphe** ouvert sur toutes ses faces, présente un entablement surmonté d'un dôme coiffé d'une corbeille de fleurs soutenue par quatre balustres qui supportent des oiseaux aux ailes déployées. La face antérieure de ce dôme est ornée d'une trirème d'où se détachent les armes de la ville encadrées par deux sirènes. L'ensemble a été sculpté par Eugène-Louis Lequesne.

Sur la frise du château est représentée une scène classique dite « scène des tritons » avec au centre une Vénus lascive, œuvre de Jules Cavelier. Devant les piliers se trouvent deux colonnes, d'ordre composite, encadrant la fontaine. Leurs cannelures sont voilées à leur base par des filets dans lesquels des poissons sont pris ; leur chapiteau supporte un canéphore, ployant le genou et portant une corbeille débordant de fruits et de fleurs, allégories de la fertilité apportée par la Durance. De chaque côté de la cascade, une rotonde à bossage décorée d'une énorme coquille marine qu'enlacent deux couples de dauphins, supporte un triton, soufflant dans une conque et regardant vers la Durance.

Sur les faces externes de l'arc de triomphe figurent, gravés dans des cartouches, les noms des affluents de la Durance. À l'intérieur de l'arc de triomphe on trouve un nymphée, grotte artificielle, avec un bassin semi-circulaire et deux colonnes représentées avec des cariatides prises dans des pétrifications et supportant des plaques de marbre sur lesquelles sont gravées les inscriptions suivantes : à gauche : « Sous le règne de Louis-Philippe 1er, la ville de Marseille a construit l'aqueduc qui amène les eaux de la Durance dans son territoire désolé jusqu'alors par la sécheresse. Le conseil municipal posait la première pierre le 15 novembre 1839, de Lacoste, conseiller d'État, préfet du département, Maximin-Dominique Consolat, maire. Montricher, ingénieur des Ponts et Chaussées, auteur du projet et directeur des travaux. ».



La **fontaine**. Le groupe central est, avec ses dix mètres de hauteur, une œuvre imposante de Jules Cavelier. Réalisé en pierre de Calissanne, il représente un char émergeant du château d'eau, tiré par quatre taureaux de Camargue semblant se diriger vers la ville. Sur ce char sont représentés trois personnages allégoriques féminins. La figure de la Durance, fièrement campée au centre, est drapée dans un péplum antique : torse nu, les hanches robustes, s'appuyant sur une rame, le pied posé sur une amphore renversée, tout révèle en elle la fécondité qu'elle apporte à la terre irriguée.

D'une taille plus petite, les deux autres personnes situées de part et d'autre de la Durance qu'elles regardent avec reconnaissance, représentent le blé et la vigne ; elles peuvent être assimilées aux divinités Cérès et Pomone. Chacune de ces deux allégories est accompagnée d'un enfant joufflu placé en arrière, jouant l'un avec des gerbes de céréales, l'autre avec des grappes de raisin. L'eau qui se déverse aux pieds de ce groupe rebondit sur le dos des quatre taureaux à l'encolure puissante, les pattes levées. Elle s'écoule ensuite en cascade jusque dans un premier bassin. (d'après Wikipedia).

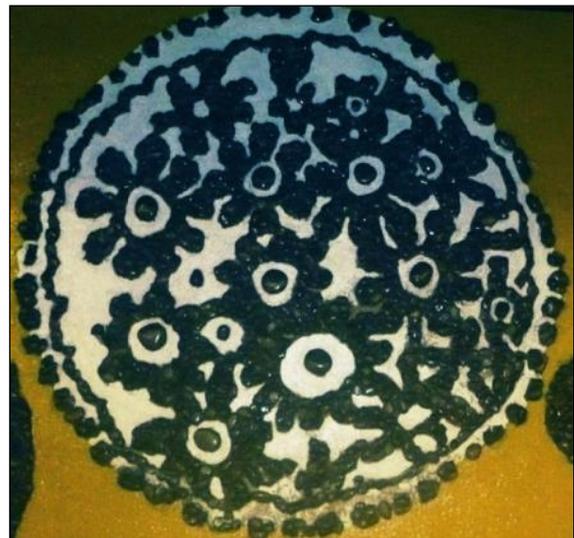
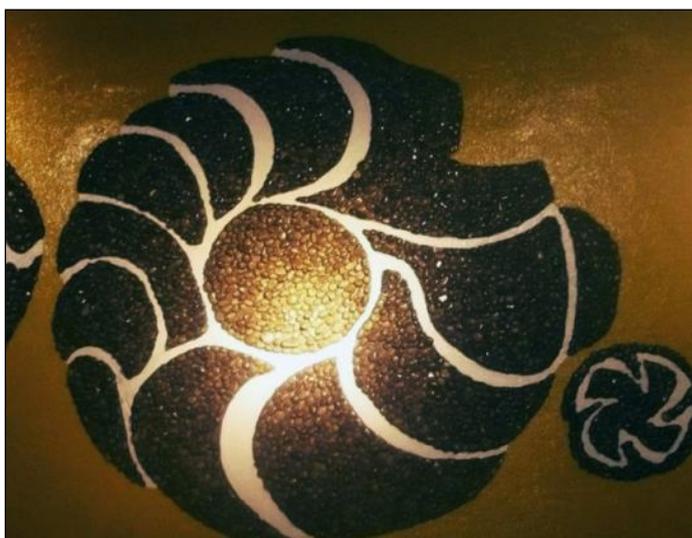


*Dans le parc existe une grotte des « Ours », reconverte dans un programme « funny zoo », qui exhibe des animaux en fibre de verre aux couleurs fluorescentes.*

**I. METRO**

II. Marseille

VIII. <http://www.verslecentre.com/category/arts-et-culture/page/16/>



**I. MONNARD (grotte)**

II. Marseille

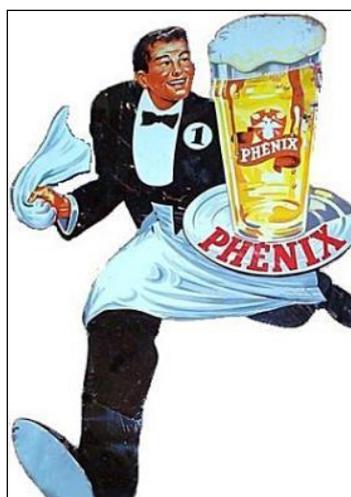
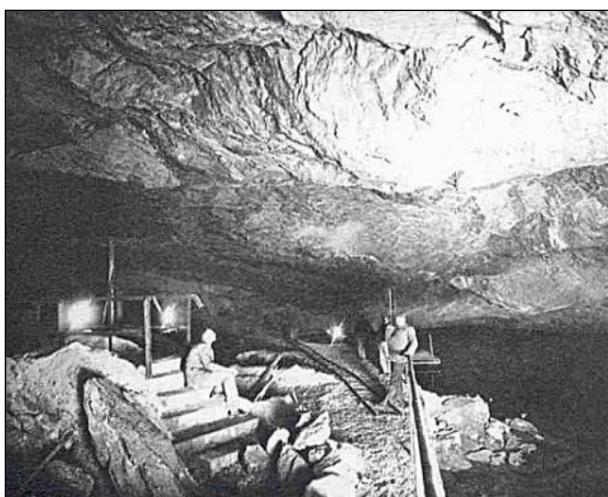
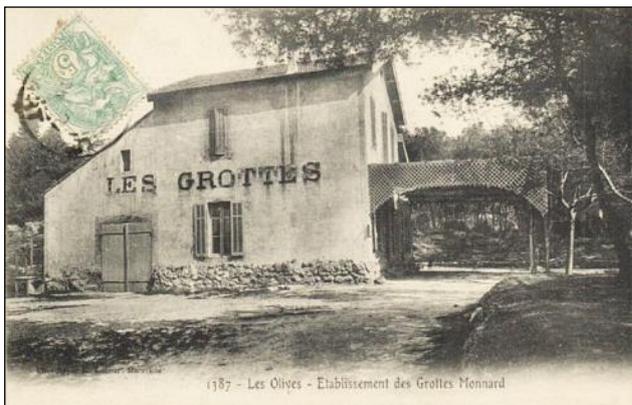
IV. Quartier des Olives. Série de salles d'effondrement de strates du Trias, finissant sur un plan d'eau, utilisé à l'époque par les brasseries Phénix. Découverte lors des travaux de percement du canal de Marseille. Plan d'eau pompé jusqu'en 1970 environ pour faire les bières Phénix, et plongé par G.S.E.M. en 1985 en vain.

La société anonyme Brasserie et Malterie « Le Phénix » fut fondée en 1886. C'était la plus grande brasserie du midi, face à ses concurrentes qu'étaient les brasseries marseillaises Marx et Zénith, la brasserie Niçoise Rubens et la

brasserie de Monaco. Plus tard, lorsque la production a pris une grande envergure, ses dirigeants, soucieux de la mettre à tout jamais à l'abri du besoin d'eau, ont acquis le lac des grottes Monnard. Le débit normal de ce lac est de 50 à 60 m<sup>3</sup> à l'heure...

VIII. BRGM (2000) : Ville de Marseille – 13 – Route des Trois Lucs à la Valentine. Avis du BRGM sur la cartographie existante des zones instables.

<http://cielmonsite.pagesperso-orange.fr/biere/phenix/phenix.htm>



1-Le Lac. Photo - [cielmonsite.pagesperso-orange.fr/biere/phenix](http://cielmonsite.pagesperso-orange.fr/biere/phenix) – les bières ont acquis le lac des Grottes Monnard. Ce lac se trouve à 60 m. de profondeur dans une grotte aux Trois Lucs, à 3 kms de distance de l'usine. Le débit normal de ce lac est de 50 à 60 m<sup>3</sup> à l'heure...

2-Galerie supérieure. Photo BRGM.

## I. OTELLO (Abri)

### II. Saint-Rémy-de-Provence

IV. Deux espaces superposés : une esplanade (abri inférieur) et un porche à 8m au-dessus de la première (abri supérieur) constitué d'un couloir et d'une salle représentant un espace de 12m de long sur 3m de large en moyenne. L'accès de l'un à l'autre abri se fait en escaladant une rampe pentue et étroite.

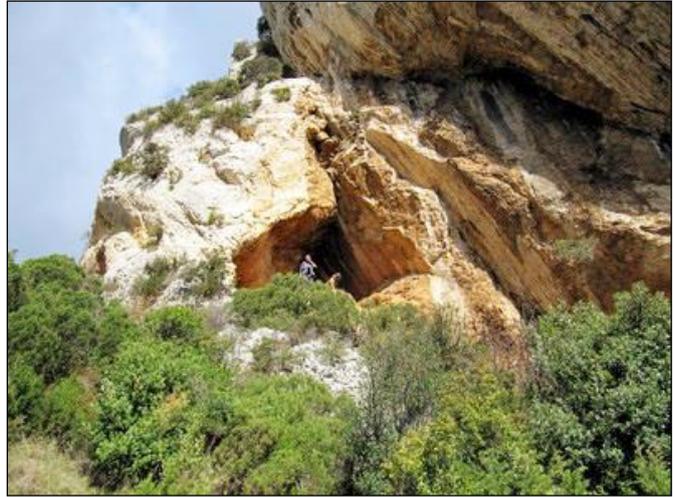
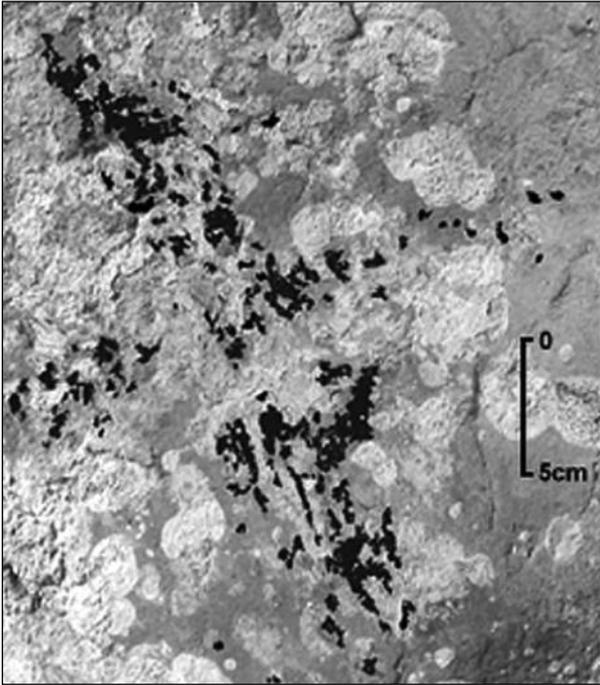
V. Panneau continu de 8m de long environ comptabilisant une centaine de figures appartenant au corpus schématique du Néolithique. Sur les quelques zones planes et protégées des ruissellements les Préhistoriques ont laissé quelques peintures, au doigt ou au pinceau, dans des tonalités essentiellement rouges. Les figures sont généralement cruciformes, interprétées comme des signes anthropomorphes masculins.

Les autres figures de la paroi sud sont tracées au bâton de colorant : des signes cruciformes ou des traits non organisés. Main négative observable en hauteur, son contour étant assuré par le frottement de la paroi avec un galet calcaire. Une quinzaine de figures ont également été observées dans le couloir, uniquement sur sa paroi sud : quelques taches de peinture rouge et des traits au bâton de colorant.

On note aussi, dans le fond de l'abri, l'existence d'une concrétion rehaussée de rouge (nouvel exemple d'une attention portée aux écoulements périodiques de l'eau) et d'une stalactite creuse coupée longitudinalement (peut-être une concrétion sonore à l'origine ?).

L'esplanade, dépourvue d'auvent, n'aurait pas pu conserver d'éventuelles figures. On note cependant un regroupement de neuf cupules très faiblement marquées (érodées) sur l'une des parois et un alignement vertical de plusieurs signes au bâton de colorant dans un joint de strate, sur la paroi opposée. Une marelle et un signe en sablier y sont identifiables. Quatre mètres au-dessus de ces derniers, au-dessus d'une étroite corniche suspendue, figure peinte, en forme de T. D'après Ph. Hameau.

VIII. <http://gam.jeanjean.free.fr/les-visites/Grottes-des-Alpilles.htm>

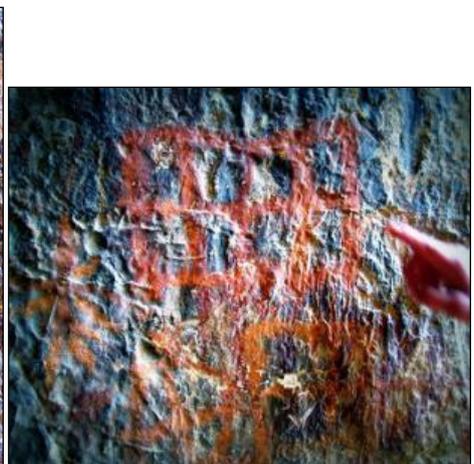
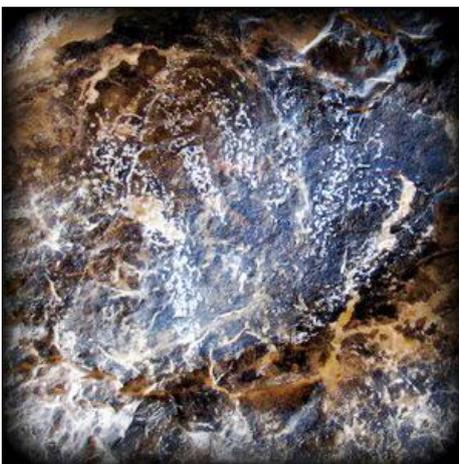


*Croix. Photo Philippe Hameau.*

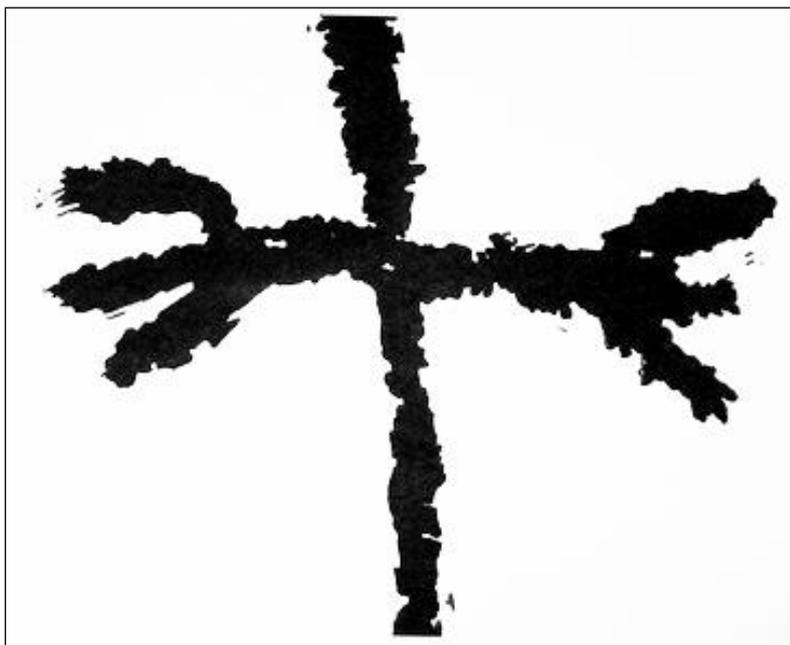
*L'abri Otello.*



*Fond de l'abri Otello.*



*(Photos Mireille Laforest.)*



Document Maurice Turc.

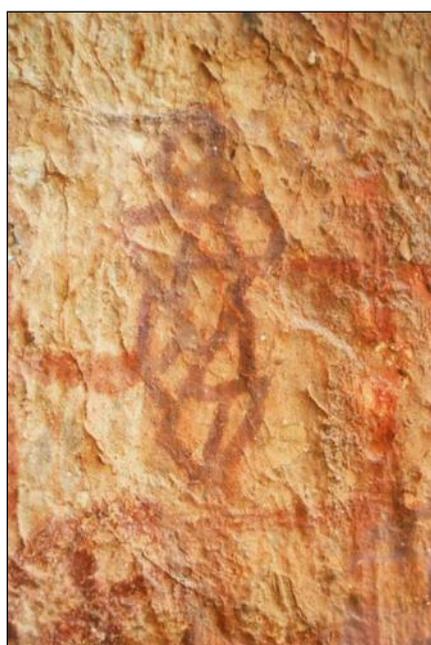


Photo internet.

### I. PASSAGE SOUTERRAIN

II. Istres

IV. Entre le Prépaou et la Prédina.

VIII.

<http://moniquecisello.canalblog.com/archives/p266-6.html>



### I. PIN de SIMON I.

II. Gémenos

III. La falaise dite du Pin de Simon est à l'extrémité occidentale du massif de la Sainte-Baume. Le site orné occupe un pied de falaise formant recoin, poursuivi d'une esplanade de 45m de long sur 6 à 12 de large. Six petites cavités y sont percées.

V. Des figures sont peintes aux abords des cavités n° 2 à 4. Anthropomorphes à membres multiples, un cervidé, des nuages de ponctuation et d'autres traces de peintures attribuables au Néolithique. La figure n° 5 est un personnage vu de face, le visage figuré avec yeux et nez, les bras écartés avec mains et doigts bien individualisés, réalisé au bâton de colorant.

VI. Mobilier lithique et céramique du Néolithique final, de la céramique grise tournée des XI<sup>ème</sup>-XII<sup>ème</sup> siècles et un liard à l'H frappé en 1577.

VIII. HAMEAU, Ph. (2001) : L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France. L'Anthropologie 105. pp. 565-610.



### I. PORT-DE-NIOLON (grotte du)

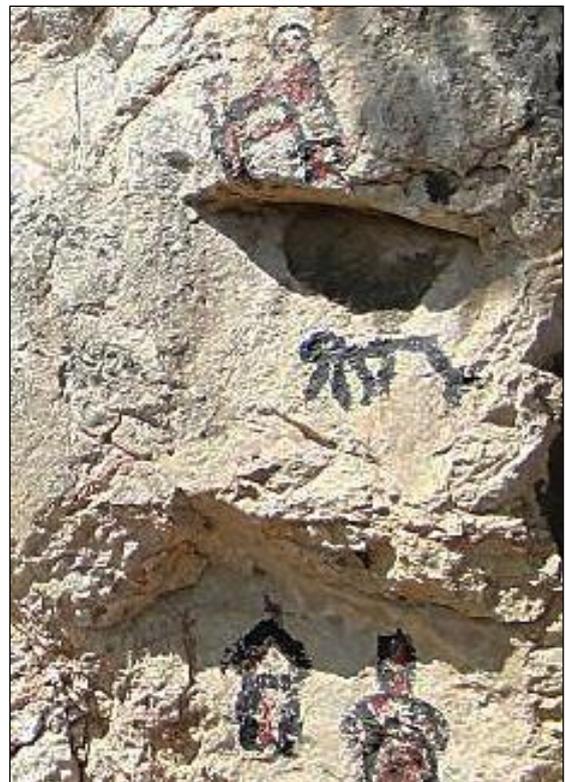
II. Marseille

IV. Petite cavité dans les calanques.

V. Peintures modernes à l'extérieur.



*Entrée de la grotte, non loin d'un sentier de randonnée.*



*Les peintures modernes. Photos BOUGEOTTE.*

I. **SAINTE-CROIX** (forteresse et chapelle rupestres de)

II. Salon-de-Provence

III. Baume : 671,615 – 4835,492 – 290m

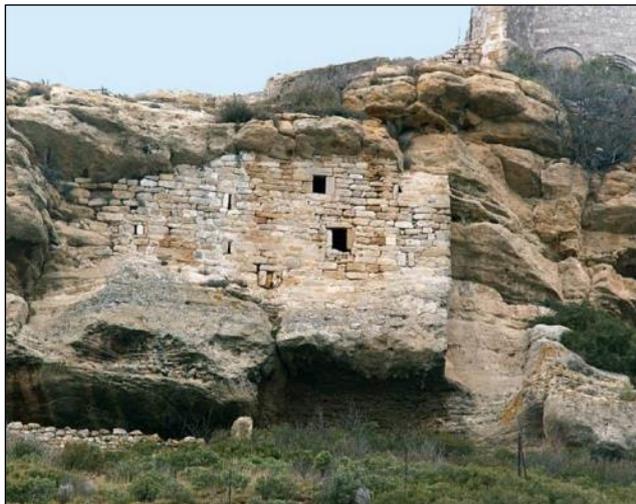
Chapelle : 671,630 – 4835,507 – 307m

3143 OT Salon-de-Provence

IV. Au nord-est de Salon, juste en limite de la ville, s'élève un massif de collines dominant la Crau. La plus haute d'entre elles, d'une altitude de 312 mètres est surmontée d'une vigie pour la surveillance des incendies. Un peu en contre bas, sur un creux de la crête dominant Salon, se trouve l'Abbaye dite de Sainte-Croix. Un peu plus loin vers l'est, toujours sur le versant dominant Salon, se dresse le prieuré de Saint-Pierre-des- Canons. L'aménagement de la vigie a bousculé le site dont de nombreux vestiges ont disparu.

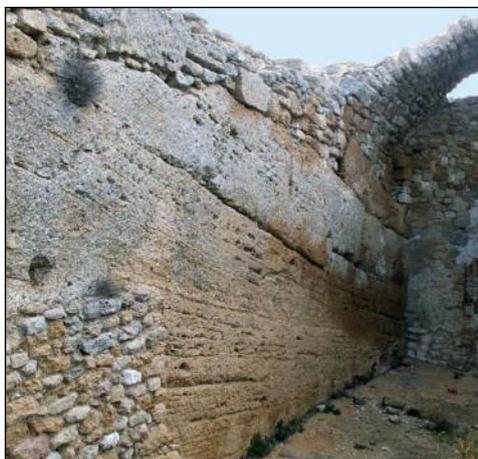
La grotte fortifiée s'ouvre au-dessus de landes sauvages, avec une vue magnifique sur les environs. Juste au-dessus de la grotte, un peu écrasée par la vigie, on voit la façade de la chapelle rupestre de Sainte- Croix, alias N.D. de Cuech

Toute la colline a été occupée d'abord par les Ligures, qui y ont laissé un oppidum, puis par les Salyens. Peuples guerriers et chasseurs, cette haute situation défensive leur convenait. Des habitations troglodytes se creusaient au sud de la colline. De nombreuses tombes et vestiges ont été retrouvés et on a estimé qu'à la fin du Moyen âge la population locale était de l'ordre de mille habitants. Mais à partir de cette époque, ce lieu haut placé, position défensive par excellente, se dépeupla au profit de la plaine plus facile à cultiver. Lors des guerres de religion, au XVI<sup>ème</sup> siècle, puis lors des grandes pestes du début du XVIII<sup>ème</sup> siècle (1720 à Marseille), Sainte-Croix retrouvant sa vocation de refuge, connut des périodes de repeuplement. Le lieu se prêtait à la fortification et il aurait eu deux enceintes défensives dont la plus grande ceignait une superficie de 10 ha. La plus haute, celle qui nous intéresse, concerne la chapelle rupestre et la baume fortifiée de Sainte-Croix. Entourant une zone de 150m par 50 (0,6 ha), cette enceinte protégeait la chapelle et les constructions, ou habitations ayant trouvé place sur ce petit bout de plateau. La baume faisait partie du dispositif défensif. Sur les côtés sud et ouest, la falaise forme une barrière naturelle, dispensant de toute construction de rempart ; un petit mur de pierres sèches suffisait pour se mettre à l'abri. Au nord et à l'est, un rempart complétait le dispositif des falaises. Au nord, il se dressait au-dessus d'un glacis naturel en forte pente de 30m de dénivellation. À l'est, sur une longueur d'une vingtaine de mètres se situait le point délicat de l'enceinte : langue de terre de faible pente permettant d'accéder au site. Sur ces deux côtés, seules les assises d'une soixantaine de mètres de rempart sont encore visibles, une lacune de 80m, envahie par la végétation, cache la jonction avec les falaises ouest.



1-La baume fortifiée de Sainte-Croix incrustée dans la falaise et au-dessus, à une vingtaine de mètres, la chapelle rupestre du même nom.

2-La façade de la chapelle. Un parement de belles pierres couvre la maçonnerie plus frustre.

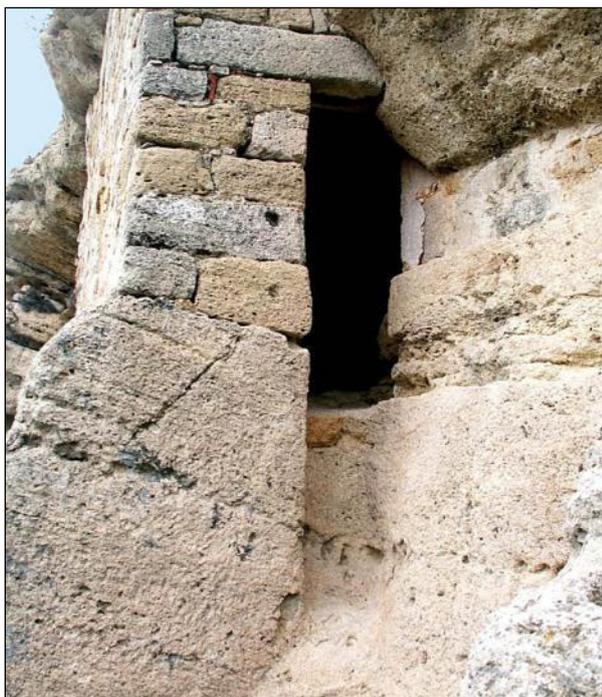


*On voit ici l'importance du creusement dans la roche encaissante (murs est)*

**La baume fortifiée.** Quand on arrive par l'ouest, on ne peut manquer de remarquer la façade fortifiée encadrée dans les rochers. Juste au-dessus, hélas en partie squattée par la vigie de surveillance des pompiers qui la domine, la façade de la chapelle Sainte-Croix. Des marches d'escaliers taillées dans le roc permettent de joindre la forteresse à la chapelle.

La façade montre de belles pierres bien assemblées, au milieu desquelles percent cinq meurtrières et deux fenêtres. La longueur intérieure de la forteresse est de 8 mètres, avec une largeur maximale de 2,70m et une hauteur variant entre 3m et 1,70m. Malgré cette hauteur modeste, l'étagement des meurtrières et fenêtres, la présence d'opes percés dans les murs montrent qu'il y avait deux niveaux. Bien que les gens de l'époque soient moins grands qu'aujourd'hui, ils devaient quand même se tenir courbés ! Ce type d'architecture fait penser au XIIe siècle.

**Protection de l'accès.** La façade est bâtie sur une vire en-dessous de laquelle s'étend un long abri sous roche. En fait, la fortification est bâtie sur le vide ! Ses constructeurs ont profité de cette configuration pour créer un ingénieux système de protection de l'accès. Devant l'entrée, ils ont creusé dans la roche une tranchée de 2,40m de large qui coupe la vire, créant un vide de 5 mètres de profondeur. Il fallait donc une passerelle de 2,60mètres de long et de 0,70m de large qui pouvait se retirer et s'encaster dans l'entrée en reposant sur un arrêtoir creusé 1,10m en dessous du seuil. Elle faisait en même temps office de porte.



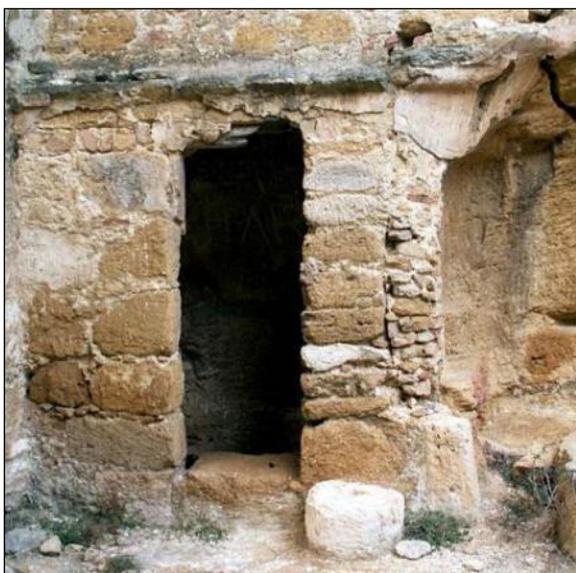
*Cette photo permet de comprendre comment était calée l'étroite passerelle d'accès à la baume, une fois relevée.*

**Chapelle rupestre de Sainte-Croix.** D'après la légende, la chapelle aurait été construite par l'archevêque saint Hilaire d'Arles (401- 449) pour l'accomplissement d'un vœu qu'il fit alors que son bateau était pris dans la tempête au retour d'un voyage en Terre-Sainte. Il en rapporta un fragment de la croix du Christ qu'il fit insérer dans la croix de la chapelle. D'où le nom de Sainte-Croix, qui entretient une confusion constante avec celui de Notre-Dame de Cuech.

Une description de 1956 nous rapporte qu'il y a quelques années le clocheton s'élevait encore sur la porte d'entrée ; on voyait les cellules de moines. Aujourd'hui, presque tout s'est effondré. Plus loin, on peut lire : La chapelle mesurait 17m ; sous une colonne et une arcade à gauche, on avait conservé un fragment de la croix dans un reliquaire. À droite, il y a un appartement voûté qui servait de sacristie ; au-dessus une salle pour loger l'ermite porte le millésime 1642.

La chapelle a été enchâssée dans la roche qui a été taillée et enlevée sur 3 à 4m de profondeur. Cette adaptation au rocher lui a donné une orientation nord-sud et non ouest-est, vers le soleil levant. D'ailleurs, le sol est constitué entièrement par cette roche nue, sans pavage ou

revêtement. Seule sa façade est intégralement bâtie. Sur les autres côtés, la maçonnerie ne remplit que les lacunes de la roche.



*1-Le petit local ayant abrité les reliques de la Sainte-Croix.-/2-La vasque en pierre grossièrement taillée, située dans la nef.*

Deux portes s'ouvrent sur les côtés de la nef. La première, au début côté ouest, s'ouvre sur un petit local mesurant 2 m sur 1 où l'on peut s'asseoir. C'est vraisemblablement le reliquaire qui contenait le morceau de la croix du Christ. La deuxième au fond et à l'est, donne accès à un local de forme irrégulière.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

### I. **SAINTE-VICTOIRE** (chapelles rupestres de)

Quand on va d'Aubagne à Aix, ou lorsqu'on est sur les hauteurs voisines, on ne peut manquer d'admirer le grand élancement de la montagne Sainte-Victoire. Le mur calcaire vertical qui barre l'horizon fait partie des grands paysages de la Provence.

L'origine du toponyme Sainte-Victoire reste mal définie. Il ne date que du XVIII<sup>ème</sup> siècle. La carte de Cassini (1756-1789) ne nomme Sainte-Victoire que le prieuré qui a été bâti sur la crête. Les noms précédemment employés étaient tout d'abord Venture qui vient du Provençal Venturi, la victoire, puis au XVII<sup>ème</sup> siècle Notre-Dame de la Victoire.

L'aspect grandiose de la montagne inciterait à en faire une montagne sacrée. Mais, différemment de la Sainte-Baume voisine, il n'y a pas ici la magnifique forêt primaire, favorable aux esprits, aux fées et aux légendes. Et puis, la zone sommitale, indépendamment du manque d'eau, n'est pas tellement fréquentable quand souffle le mistral.



*La montagne Sainte-Victoire.*

La première implantation religieuse avérée s'est faite sur le côté oriental de la chaîne. Sur sa face sud, au pied du Pic des Mouches (1011m), saint Servius établit un ermitage dans une grotte avant d'être massacré par les Wisigoths en 484. L'abbaye Saint-Victor de Marseille, qui contrôlait alors la plupart des édifices religieux de la région, mentionne au XI<sup>ème</sup> siècle la grotte de Saint-Serf, mais reste muette en ce qui concerne l'actuel prieuré de Sainte-Victoire, dont on ne trouve aucune trace dans ses archives. Y avait-il un autre ermite au sommet de la montagne ? Cependant, à défaut d'écrits, la christianisation ancienne d'un site païen important n'aurait-elle pas été marquée par une belle légende attachée aux lieux, comme à la Sainte-Baume ?

### I. **L'ERMITAGE DE SAINT-SER**

II. Puyloubier

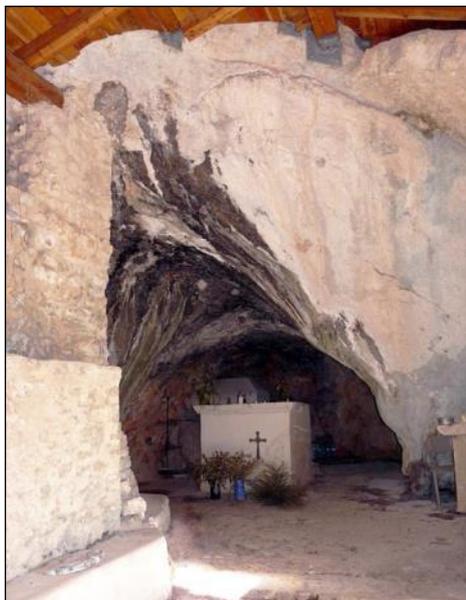
III. 713,135 – 4823,525 – 624m 3244 ET Aix-en-P.

IV. Au V<sup>ème</sup> siècle, Servius, un ermite originaire de Lyon vint chercher refuge en ce lieu. Là, au pied de la falaise, se trouvent deux grottes et, juste à côté, une petite arrivée d'eau suinte d'une fissure rocheuse. La réputation de sainteté de l'ermite lui valut de nombreuses visites. À l'époque, le roi wisigoth Euric (420-484) régnait sur une grande partie du sud

de la France, aux dépens de la domination romaine sur le déclin. Hostile à l'Église, il s'y opposa fréquemment, ce qui valut à Servius d'être décapité après qu'on lui eut tranché les oreilles. Des bergers enterrèrent le corps du martyr au fond de la grotte où il avait vécu.

C'est en ce lieu, que beaucoup plus tard, une chapelle fut édifée, dédiée à saint Ser (Saint Serf), nom francisé de Servius. Mais, il se pourrait que cette légende de saint Ser ait été créée pour christianiser un lieu de culte païen en rapport avec le caractère sacré de la montagne.

Les archives de Saint-Victor permettent de situer sa consécration en 1001, par Amalric évêque d'Aix-en-Provence. Depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle, un pèlerinage se fait chaque année, le lundi de Pentecôte, en l'honneur du saint. Ce pèlerinage drainait à l'époque un flux important de pèlerins et les vestiges de calade que l'on peut encore voir sur le sentier d'accès le confirment. Toujours aujourd'hui, après la messe, les fidèles font le tour de la statue du saint et se dirigent jusqu'à l'esplanade située juste sous la chapelle. Là, le prêtre bénit l'assistance et les cultures de la plaine qui s'étend en contrebas.



*1-La partie rupestre de la chapelle, où s'est placé le chœur. En haut à droite, les vestiges de l'ancienne voûte remplacée par une charpente.*

*2-La chapelle Saint-Ser a cherché un abri illusoire, se blottissant au pied des falaises qui l'ont détruite !*

La chapelle a subi de nombreuses vicissitudes. La dernière destruction date de 1998, quand suite à l'érosion due à un incendie de forêt un éboulement rocheux écrasa l'édifice. Après purges et ancrages du rocher, une reconstruction respectant au maximum l'aspect initial fut réalisée en 2000 par la municipalité de Puyloubier. L'inauguration de la chapelle reconstruite se fit le 27 mai 2001 en présence de l'archevêque d'Aix et d'une nombreuse assistance.

L'ablation des oreilles de saint Ser par ses tortionnaires wisigoths a été la source d'une croyance qui a traversé les siècles, le saint ayant le pouvoir de guérir de la surdité. Un chapelet d'oreilles en argent, symbolisant cette antique croyance, se trouve en l'église de Puyloubier, où a été également mise à l'abri une ancienne statue en bois du saint.

Quand on arrive à la chapelle, on comprend immédiatement les raisons du choix de l'ermite. C'est un lieu propice à la méditation, la contemplation et l'extase. La porte d'entrée s'ouvre sur un vestibule dans les murs duquel s'ouvrent deux niches qui devaient abriter des statues. Une grande grille en fer ferme l'accès à la nef et au chœur. Différemment du vestibule et de la nef qui sont bâtis, le chœur et l'autel sont souterrains, occupant la grotte qui aurait servi de premier refuge à saint Ser. L'autel, rustique, est formé par une grande dalle reposant sur une grosse structure maçonnée. Nous retrouvons ici la simplicité de la pierre, en accord parfait avec les lieux et la vie ascétique d'un ermite. Il faut aussi signaler une petite grotte, d'une quinzaine de mètres de développement, 20m au sud de la chapelle ; elle s'ouvre dans un lacet du sentier d'accès. Des fouilles y ont été entreprises. Plus fermée et abritée des rigueurs extérieures que la grotte de la chapelle, ne serait-ce pas plutôt ici qu'ont pu loger les différents ermites ?

## I. NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

II. Saint-Antonin-sur-Bayon

III. 707,685 – 4822,715 – 460m 3244 ET Aix-en-P.

IV. Les vestiges de cette chapelle sont situés une centaine de mètres au S.E. du refuge Cézanne. Une croix métallique, au sommet d'un rocher, surplombe le site de la chapelle appelée aussi N.D. du Trou, en référence à l'ancien hameau du Trou, dont on trouve à proximité quelques vestiges peu visibles. Le choix de l'emplacement de la chapelle demeure une énigme. Alors qu'il était facile de la bâtir à trente mètres de là, ses constructeurs l'ont encastrée dans un creux entre les rochers qui a plusieurs endroits s'insèrent dans ses murs. L'accès à la chapelle est lui aussi malaisé et la façade nord donne directement sur des pentes escarpées et sur un chaos de rochers entre lesquels se trouve un abri sous roche. Quant à son mur ouest, encore en majeure partie conservé, son emplacement a nécessité de l'asseoir sur un soutènement de plus de 3m de haut. De ce fait, il a une épaisseur atteignant 1,40m.



*Sur une carte postale de 1916, bien qu'en piètre état, la chapelle était encore debout.*

Encastrée entre les rochers, cette chapelle en a adoptée l'orientation nord-sud et non traditionnellement ouest-est. Aujourd'hui, elle est réduite à l'état de vestiges. Seul le mur ouest sauvé par son épaisseur reste en majeure partie debout. Deux petits mètres de voûtes, encore maintenus par des étais, sont restaurés en 2012. Quant au chœur, situé au sud, il n'en subsiste que la partie de voûte creusée dans le rocher sur lequel il s'appuyait. Pour le reste, seules sont encore visibles les assises des murs qui émergent à peine du sol. Au coin S.E. de la chapelle, dans une fissure du rocher où elle a creusé une arche, s'ouvre une petite grotte de 7m de long.

## I. LE PRIEURÉ DE SAINTE-VICTOIRE

II. Vauvenargues

III. 708,355 – 4823,060 – 850m 3244 ET Aix-en-P.

IV. C'est le plus célèbre site rupestre de la montagne, situé 5 km à l'ouest de Saint-Ser.

Ce n'est qu'en 1251 qu'apparaissent les premières traces écrites d'une chapelle située au sommet de la montagne Venture. Cette époque est confirmée par les fouilles archéologiques entreprises à partir de 2006, qui ont permis de retrouver les tessons de deux grandes jarres sarrasines datées du XIII<sup>ème</sup> siècle. Il semblerait que la chapelle ait attiré à cette époque de nombreux pèlerins, mais les premières traces écrites de pèlerinage ne datent que de 1546.

La première chapelle supposée se construisit juste sur le versant nord et en contrebas de l'arête sommitale de la montagne, sur la terrasse bordant un gouffre, le garagai, formé à la faveur de fractures du rocher et qui débouchait plus bas dans les falaises de la face sud de Sainte-Victoire. D'après le Pichot Tresor de Xavier de Fourvières, garagai signifie non seulement gouffre, mais aussi enfer. Certains voient, dans cette pratique troglodytique, une relation directe à la mort et au monde divin.

**Le prieuré.** Au XVII<sup>ème</sup> siècle, les guerres de religions terminées, la ferveur n'étant plus entravée par les querelles entre croyants, Jean Aubert, maître de cérémonies en l'église Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, décida de restaurer et d'agrandir ce qui restait de la chapelle et de l'ermitage. Mais l'afflux des pèlerins qui suivit bouleversa ses prévisions. En 1654, le mécénat d'un riche bourgeois d'Aix lui permit d'envisager la construction d'une nouvelle chapelle, plus vaste, dédiée à Notre-Dame de la Victoire, qui fut consacrée en 1661. Mais devant l'affluence toujours grandissante, Jean Aubert envisagea la création d'un monastère pour loger en permanence quatre moines appelés à le seconder. Sa construction fut terminée en 1664.

Parallèlement aux constructions, tout l'espace autour du prieuré fut réaménagé. Une grande brèche fut taillée dans l'arête rocheuse qui, au sud du prieuré arrêtaient les rayons du soleil, maintenant en hiver les bâtiments dans une ombre glaciale. Les pierres extraites de la brèche permirent le remblaiement partiel de l'orifice de la cavité qui avait abrité le premier ermitage. La partie sud du gouffre d'origine fut préservée et recouverte par une voûte soutenant une terrasse. On avait ainsi, devant le prieuré, une vaste esplanade qui arrivait jusqu'au bord de la brèche. La margelle d'une vaste citerne occupait le centre de l'esplanade.

Le prieuré terminé, en 1664 Jean Aubert fit appel à des carmes déchaux pour occuper le monastère, mais ils furent rappelés par leur ordre au bout de quelques mois. En 1681, ils furent remplacés par des frères camaldules, ordre

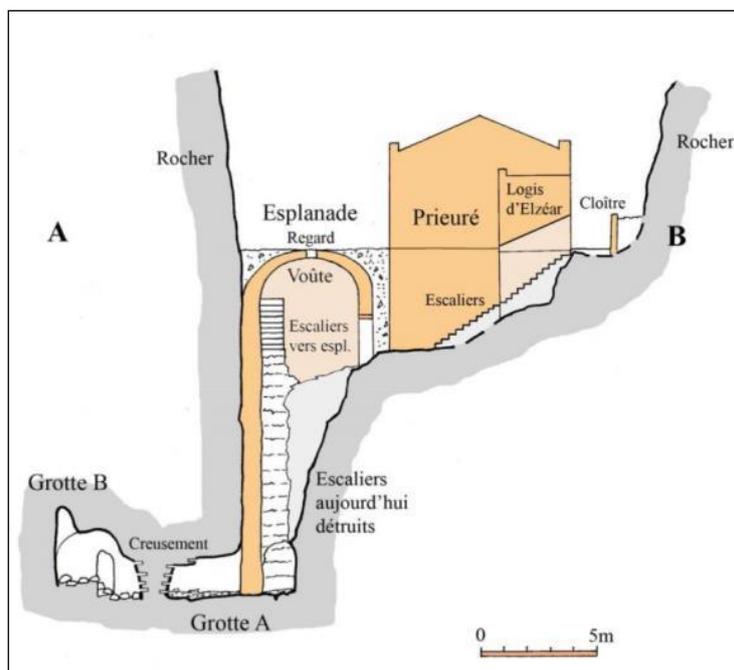
cénobitique sous la règle de Saint-Benoît. Leur séjour fut plus long, mais, deux ans après leur arrivée, ils quittèrent les lieux, rappelés également par leur ordre. Seul ecclésiastique, Jean Aubert résista pendant plus de 40 ans aux rudes conditions de la vie au prieuré, sans doute secondé par des laïcs. Après sa mort, en 1692, la vie religieuse au prieuré déclina très vite. Quelques ermites se succédèrent, ainsi que des pèlerins de confréries d'Aix, Pertuis et Vauvenargues. La Révolution, avec le saccage du site, marqua la fin de son activité religieuse. Pourtant, la petite histoire raconte la présence d'un ermite, frère Elzéar, qui occupa le petit local sud jusqu'en 1879.

**Le garagai.** De nombreuses fractures encadrées par deux failles N.S. ont affecté la crête de la montagne, créant une zone affaiblie que l'érosion a pu attaquer plus facilement. Une de ces lignes de fracture débouche plus bas dans la paroi de la falaise.

Le rebord nord du garagai correspond à la bosse rocheuse où a été bâtie la chapelle actuelle. À partir de cette arête, la partie orientale de la dalle rocheuse s'inclina vers le sud avec une pente inférieure à 20% ; c'est une pente qui ne pose aucun problème pour circuler à pied ou pour bâtir. C'est au sud de la strate orientale que fut construite la première chapelle. Sur le côté occidental, le garagai plonge plus fortement, pour ressortir en falaise, une quinzaine de mètres plus bas que la brèche. Cette partie plongeante, aménagée d'escaliers, a été comblée pendant près de deux siècles par l'effondrement de la voûte qui la recouvrait et par des débris divers. Il est difficile de la reconstituer dans son intégralité. D'après Paulet, elle comptait 70 marches. C'est au débouché dans la falaise que les moines mirent en place des échelles pour parvenir à leur jardin une quinzaine de mètres plus bas.



*On voit parfaitement la fracture qui a créé un abaissement de la crête et favorisé un creusement plus facile de la brèche par les moines. C'est à la faveur de cette fracture que s'est formé le garagai dont on voit le débouché à mi falaise. Sous ce débouché, il était facile aux moines d'installer des échelles. En bas, on distingue la restanque inférieure du jardin des moines. À la verticale du bord gauche de la brèche et 15m plus bas, la seconde grotte.*



*Coupe du garagai en 1681. Paul COURBON, 2010.*

**La chapelle Venture.** Aujourd'hui, la construction du monastère et les remblais ont effacé toute trace de la chapelle

d'origine. Il est difficile de la situer avec précision. Cependant, les fouilles entreprises dans le garagaï ont dégagé le bel appareillage d'une porte plein-cintre. À l'est de cette porte, se raccorde un mur avec l'amorce d'une voûte permettant de penser qu'il y avait là une chapelle. Mais, l'appareillage de la porte nous ramène au XVII<sup>ème</sup> siècle. Deux murs avaient été bâtis sur les faces est et ouest du garagaï de manière à asseoir une voûte qui devait soutenir l'esplanade. L'espace central entre ces murs étant occupé par l'escalier menant au jardin des moines. Cependant, pour accéder directement à cet escalier à partir de leurs cellules, sans passer par l'esplanade, les moines camaldules passaient par le déambulatoire sis en arrière de leurs cellules. Côté sud de ce déambulatoire, un escalier annexe fut alors aménagé pour rejoindre le garagaï. Quant au mur nord de l'ancienne chapelle, il a disparu lors de la construction du monastère.



*Le mur qui soutenait la voûte de l'esplanade côté est. La porte plein cintre et au fond, l'escalier passant sous le logis d'Elzéar, permettaient d'accéder directement du monastère au garagaï. Au fond à droite, le mur avec l'amorce de voûte de l'ancienne chapelle.*

**Les grottes.** Le garagaï se continue verticalement en-dessous des vestiges supposés de la chapelle Venture. Puis, par une galerie de largeur inégale du fait de la fracturation de la roche, il ressort dans la falaise 10m plus bas que la chapelle. Accessible seulement par un rappel de 15m à partir de la brèche, une seconde grotte s'ouvre dans la falaise, au même niveau et 7 m plus à l'ouest. La paroi étant lisse et verticale, comment les bâtisseurs de l'époque y parvinrent-ils ? Dans ses mémoires, Jean Aubert écrivait : j'entrepris l'ouverture d'une belle caverne dans le rocher pour le dessin d'une chapelle. On retrouve encore dans les deux cavités les traces de barre à mine destinées au creusement de jonction.

**Le jardin des moines.** A son débouché en falaise, la fracture à la faveur de laquelle s'est creusée la cavité continue jusqu'en bas avec deux petits paliers. Cette disposition a permis aux moines d'installer sans trop de difficultés les 15 m d'échelles nécessaires. Au pied des rochers, se trouvent des pentes caillouteuses très raides, où une maigre végétation a réussi à pousser. De plus, ici, le ruissellement de l'eau sur les rochers amène un peu d'humidité. Cette considération a poussé Jean Aubert à y tenter une maigre culture, soutenue par quelques restanques dont les vestiges sont encore en place. Le frère Elzéar y aurait retrouvé trois oliviers, un figuier et quelques ceps de vigne ! Ce devait être le jardin d'hiver car, en été, la conjugaison du soleil et de sa réverbération sur le calcaire blanc de la falaise est un important facteur de chaleur difficile à supporter et d'évaporation.

**La brèche des moines,** spectaculaire, fut creusée en 1663, à l'endroit où l'arête de la montagne, entaillée par les fractures à l'origine du garagaï, est la moins large et la moins haute. La brèche a une largeur d'une dizaine de mètres. Sur un de ses cotés, la roche a été creusée sur une hauteur de 10m et de l'autre côté de 11m. L'épaisseur du creusement va de 8m du côté est à 4m du côté ouest ; au centre, du fait des lignes de fractures, cette largeur n'est que de 1,50m. Une estimation donne un volume de creusement de l'ordre de 265m<sup>3</sup>, ce qui est énorme en considérant les moyens du XVII<sup>ème</sup> siècle et la dureté de la roche.

**La couverture du garagaï.** On possède plusieurs gravures ou peintures du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui représentent le prieuré. Elles montrent une vaste esplanade allant depuis la chapelle actuelle jusqu'au bord de la brèche. Trois détails rompent l'uniformité de l'esplanade : la margelle de la citerne, un escalier sur le côté ouest et un regard dans le sol. Ces représentations confirment ce que nous avons vu précédemment : pour avoir une esplanade d'un seul tenant, le garagaï avait été recouvert par une voûte recouverte de pierres et de terre. D'après le journal La croix de Provence, la terrasse se serait effondrée en 1860.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

## I. SAINT-HONORAT de ROQUEFAVOUR (ermitage de)

II. Ventabren

III. 686,430 — 4821,110 — 135m. 3143 ET Aix-en-P.

IV. Une vaste surface structurale plane a été sculptée et compartimentée par l'érosion. De la surface originelle subsistent encore des petits plateaux et témoins qui émergent dans le paysage. Sur la pente de l'un d'entre eux s'est bâti le village de Ventabren, au sommet duquel s'élève le château en ruine de la Reine Jeanne.

Deux kilomètres au sud-est, la profonde entaille creusée par la rivière de l'Arc est enjambée par le majestueux aqueduc de Roquefavour. Un vallon boisé, encaissé et bordé de falaises, s'enfonce dans le sud du plateau de Ventabren. Telle une reculée du Jura, il se termine par un amphithéâtre rocheux où coule une source abondante. Ce site perdu, étrange, enfoui dans la forêt, isolé par la configuration du relief, ne pouvait que servir à l'établissement de l'ermitage qu'il abrite.



*1-L'ermitage ou chapelle Marie-Magdeleine sous son toit rocheux et encadré à mi-hauteur par deux terrasses. On y accède par la vire que l'on voit devant, ou l'escalier en bas à droite. Remarquer les ouvertures gothiques.  
2-Au-dessus de la porte d'entrée, l'ogive qui préfigure l'arrivée du gothique.*

Après une marche brève sous les frondaisons qui recouvrent le fond du vallon, on arrive à toute une zone bâtie, dont l'accès était autrefois interdit par un mur joignant les deux falaises qui enserment le vallon. Il n'en reste plus que les fondations, marquées par une restanque, et une porte monumentale. Un peu plus loin, sur la gauche, au pied de la falaise ouest, un abri sous roche creusé naturellement a été fermé par un mur. Sur la droite, deux ou trois bâtiments en ruine apparaissent. On arrive enfin à une grande construction dont ne subsistent que les murs ; elle s'avère être les vestiges d'une ancienne et importante chapelle et du prieuré qui y était accolé. Quand on continue le chemin qui longe cette chapelle, on arrive au fond du vallon, constitué par un amphithéâtre naturel aux murs rocheux d'une quinzaine de mètres de haut. Là, une source aménagée écoule son eau au milieu de concrétions calcaires. C'était un lieu idéal pour le recueillement et la contemplation.

On ne connaît pas la date exacte de l'établissement de l'ermitage. Bien que le site et ses alentours aient fourni de nombreux témoins antiques, aucun vestige de construction n'a été retrouvé près de la source. Quelle fut la première occupation chrétienne du site ? Daterait-elle du Ve siècle, des moines bénédictins dépendant de l'abbaye de Lérins ayant créé ici un prieuré claustral ? Cela expliquerait l'invocation de Saint-Honorat donnée au prieuré.

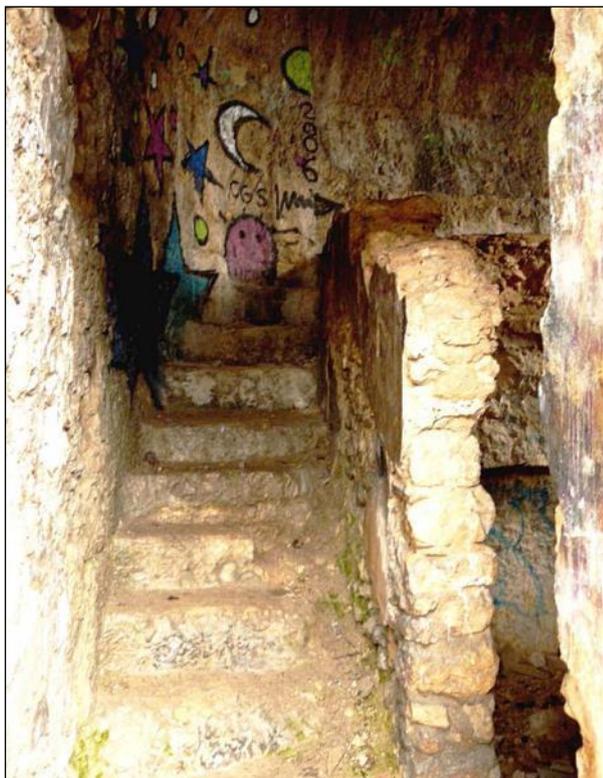
En ce qui concerne la construction de la chapelle et du prieuré qui y est accolé, Vérany nous rapporte l'inscription qui se trouvait encore au XIX<sup>ème</sup> siècle à l'entrée de la chapelle : ANNO INCARNA MCCXIX OBIIT. VIDIT QVOMODO VIDETIS ET MVLTA ALIA BONA. CVJVS ANIMA EJVS REQVIESCAT IN PACE... Cette date de 1219 cadre avec l'architecture. Cependant, il est probable qu'avec les logements qui l'enveloppaient, elle a été bâtie sur des constructions plus anciennes.

Saisi à la Révolution, le prieuré fut vendu comme bien national, le 27 avril 1791... à un prêtre, Louis d'Ailhaud ! Dévasté sous la terreur, en 1793, le prieuré changea plusieurs fois de propriétaires. Jean Joseph Porre, négociant d'Aix en fit l'acquisition en 1819, il en fit relever les ruines que les scènes sanglantes de 1793 avaient condamnées à l'oubli. Il y mourut en 1825 à l'âge de 74 ans, une pierre tombale le commémorait en 1858. Grâce à un arrangement avec le diocèse d'Aix, à partir de 1825, le prieuré fut habité par un ermite desservant la chapelle et gardien du site. Le service divin y était célébré les dimanche et jours de fête.

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la fréquentation touristique du site amena l'installation d'une buvette à la source ! Parmi les visiteurs illustres de l'aqueduc et de l'ermitage figurent George Sand, Lamartine et Napoléon III. A la Première guerre mondiale, la notoriété du prieuré prit fin avec le désengagement du diocèse d'Aix. À cette époque, les bâtiments étaient encore debout et paraissaient en un état correct. Quand on voit ce qu'ils sont devenus en moins d'un siècle, en particulier la chapelle, on reste incrédule. Comment les éléments naturels ont-ils pu effectuer leur œuvre destructrice en une période si brève ? N'y-a-t-il pas eu à un moment donné un pillage des poutres, tuiles, huisseries, etc. qui a accéléré la dégradation inéluctable du temps ?

**L'ermitage.** P. Courbon nomme « ermitage » la petite chapelle rupestre par opposition au prieuré qui était beaucoup plus important et moins rustique. On la trouve aussi sous le vocable de Sainte-Marie-Magdeleine. On y accède par un escalier, ou par une vire rocheuse au-dessus des ruines du prieuré. Sous l'abri du toit rocheux qui en assure la toiture, la façade mesure 5,50m de large pour 4,50m de hauteur. La chapelle a été bâtie sur deux niveaux et le plancher qui les séparait s'est écroulé. Cependant, une banquette rocheuse permet à une partie du niveau supérieur de subsister. On y accède par un escalier encore en place. De part et d'autre de ce niveau supérieur, hors de la construction, deux terrasses ont été aménagées sous la toiture rocheuse et une banquette a été creusée dans la roche.

Les textes sont trop peu précis pour savoir si ce fut le refuge des premiers ermites ; ils auraient pu aussi trouver refuge dans l'abri sous roche muré, situé de l'autre côté du vallon sous la falaise, malgré l'humidité créée par la source. Mais si la chapelle n'a pas été leur premier habitat, elle fut certainement leur premier lieu de culte. F. Verany nous en dit : Un escalier élevé conduit à une grotte sous l'invocation de Sainte-Marie-Magdeleine. Cette crypte taillée dans le roc possède pour tout ornement des tableaux et un autel sous lequel est couchée l'illustre pénitente. On y voit aussi les reliques des saints Victorin et Dilect. L'auteur cite encore la présence de deux statues sur les deux terrasses qui bordent la chapelle. Si cette description ne donne aucune indication sur l'âge de la chapelle.



*L'escalier, proie des modernes tagueurs...*

L'appareillage de ses ouvertures montre qu'il a dû subir une importante restauration, sans doute par Joseph Porre au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais cette remise en état a effacé tout vestige plus ancien. Il faut cependant penser que cet endroit privilégié a été utilisé très tôt. Une fois de plus, on peut remarquer l'allusion à Marie-Magdeleine, cette sainte que l'imagerie chrétienne rend ermite par excellence, et lie aux grottes et au troglodytisme.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

## I. SAINT-MICHEL-D'EAU-DOUCE

II. Marseille

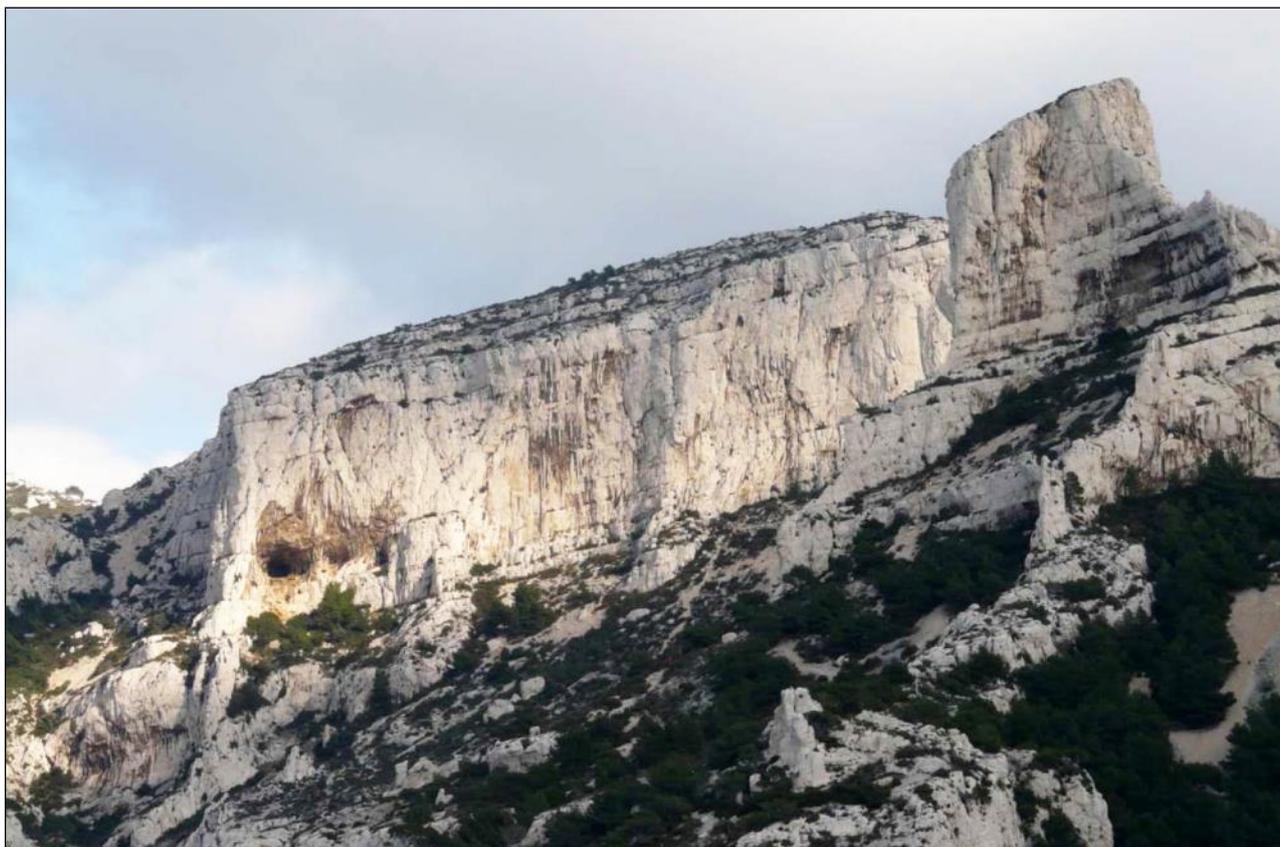
III. Grotte de l'Ermitte : 692,000 – 4787,650 – 230m environ.

Saint-Michel d'Eau Douce : 692,010 – 4787,710 – 280m environ.

Grotte de l'Ours : 692,020 – 4787,740 – 280m environ.

Carte au 1/15 000<sup>e</sup> Les Calanques.

IV. En bordure du massif de Marseille-Veyre, juste au-dessus des calanques des Goudes et de Callelongue, le Rocher Saint-Michel pointe sa belle silhouette haute dans le ciel, à 323 m d'altitude. Au bas de sa falaise sud, on voit de très loin l'ouverture de la grotte de l'Ermitte. En suivant le bas de la falaise et en obliquant vers le nord, on trouve à moins de 100m deux autres grottes moins visibles, mais bien connues des spéléologues et randonneurs marseillais ; ce sont la grotte Saint-Michel d'Eau Douce et la grotte de l'Ours. Ces cavités ne sont pas très importantes ; la plus grande, Saint-Michel d'Eau Douce ne développe qu'un peu plus de 100m.



*Le rocher Saint-Michel et l'aiguille qui le précède sur la droite. La grotte de l'Ermite est en bas à gauche du rocher. La grotte Saint-Michel d'Eau Douce se trouve plus loin au bas de la paroi gauche du rocher, au bord du vallon à l'ombre.*



*Ce document de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle de Joseph Marchand montre la grotte Saint-Michel d'Aigue Douce (autrefois, c'était le nom donné à l'actuelle grotte de l'Ermite) avant la destruction de la chapelle qui se trouvait au fond. Devant et à gauche, l'ermitage en ruines. (Doc. Archives 13).*

À Saint-Michel d'Eau Douce, et dans la grotte de l'Ours, on a retrouvé des silex taillés, des haches polies qui prouvent une occupation humaine au Néolithique. Quant aux calanques des Goudes et de Callelongue située en contre bas, elles furent occupées par une population salyenne issue des Ligures dont les activités étaient tournées vers la mer. La grotte de l'Ermite a abrité au XIV<sup>ème</sup> siècle un ermitage et une petite chapelle troglodytique qui portait le nom de Saint-Michel d'Eau Douce. En 1395, sous le règne de Louis II Comte de Provence, elle fut donnée au frère ermite François, originaire de Naples. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, un autre document donne à la grotte le nom de San Miquel de Ayga Dossa. Des débris de céramique XIV<sup>ème</sup> au XVII<sup>ème</sup> siècle ont été retrouvés en surface. Aux archives des Bouches-du-Rhône, dans le

portefeuille Marchand, une représentation de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle montre la chapelle sous la voûte rocheuse avec une petite porte à arc plein cintre et deux petites fenêtres de part et d'autre de la porte. Joseph Marchand (1748-1843), peintre marseillais, au moment de la Terreur, voulut sauvegarder le patrimoine menacé par les braves Sans-culottes et les bonnets phrygiens, en réalisant à partir de 1794 un portefeuille de 700 dessins conservé aujourd'hui aux archives départementales. Comme le montre le dessin de Joseph Marchand, l'ermitage n'était plus occupé à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le dernier document connu le concernant, date de 1751 et émane du prud'homme des pêcheurs de Marseille ; il relate les frais de réparations et d'entretien de l'ermitage.

**Grotte de l'Ermitage.** Elle offre un magnifique panorama sur la mer, ce qui n'est pas le cas des autres grottes du site. D'une profondeur de 30m, d'une largeur de 6 à 8m et d'une hauteur de 2 à 10m, elle était assez vaste pour que l'on y bâtit une chapelle. Aujourd'hui, quelques vestiges de mur visibles dépassent à peine de son sol plat. Peut-on penser que l'ermitage et la chapelle aient été complètement rasés au moment de la Révolution ? Parmi les assises visibles, un mur crépi barre toute la largeur de la grotte sur une hauteur de 30cm. Au vu du dessin Marchand, ce mur doit correspondre à un soutènement qui limitait la plateforme de la chapelle. Deux mètres en avant, une autre assise plus discrète dépasse à peine du sol. Plus en avant encore et un peu plus bas, un autre mur de soutènement concave marque une limite très nette à la partie aménagée de la grotte. Haut de 2m environ, on voit qu'il a été restauré à une époque moderne. Avec le redan rocheux qui le supporte, il formait un à pic de 4m constituant une défense naturelle. Plusieurs creusements dans la roche sont encore visibles : il y a des marches d'escalier sur la droite en montant et de l'autre côté, près de la verticale du porche, on voit qu'une terrasse et des sièges ont été taillés.

**Les grottes Saint-Michel d'Eau Douce et de l'Ours.** Situées un peu plus haut dans le vallon qui borde le rocher au nord-ouest, ces deux cavités sont moins visibles, moins bien exposées et leur entrée est beaucoup moins large. La première est constituée d'une vaste galerie qui a été scindée en plusieurs salles par des éboulements ou de vastes coulées de concrétions calcaires. Un passage sous les blocs permet d'accéder à des salles basses à 12m de profondeur. Les vastes édifices de stalagmites et de stalactites montrent que les ruissellements d'eau chargée de calcaire ont été abondants. Cela explique dans les salles basses la présence de gours constituant une réserve d'eau presque toute l'année. C'est cette eau qui justifie certainement l'établissement des ermites à 100m de là. Certaines concrétions sont fossiles. De plus, les trop nombreux accès de promeneurs leur ont fait perdre de la fraîcheur.

**La grotte de l'Ours.** Située une trentaine de mètres au N.O., elle est trop étroite pour avoir pu servir d'abri. D'un développement d'une cinquantaine de mètres, il faut noter qu'en son point bas se trouve une petite vasque pleine d'eau.

VIII. COURBON, P.

[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.



*Saint-Michel d'Eau Douce. Sa large entrée est constituée de belles dalles lisses. Depuis toujours, les visiteurs y ont gravé leur passage. Photos Les Cahiers du Sud : <http://aioli.over-blog.com>*

I. **SAINT-PIERRE** (ermitage)

II. Arles

III. 634,120 – 4840,480 – 20m. 2943 R Arles.

IV. Abbaye bénédictine de Montmajour fut fondée en 948. Pour ce qui nous concerne, elle comprend une chapelle semi-troglodytique, appelée aussi ermitage, aménagée entre 1030 et 1050. Précédée d'un vestibule utilisé pour des inhumations, elle comprend deux vaisseaux parallèles dont celui du fond, le plus ancien, est intégralement taillé dans la roche ; c'est un mode de construction traditionnel en Provence calcaire où un élément bâti en appentis contre la paroi naturelle s'ajoute à la partie troglodytique de l'édifice. Même s'il est de faibles dimensions, le vaisseau méridional, couvert d'une voûte en berceau, est une véritable église avec nef, travée de chœur et abside semi-circulaire. Le mur sud présente des arcatures appareillées retombant sur des colonnes à chapiteaux encadrant, pour chaque travée, une fenêtre ouvrant sur le jardin. La menace d'écroulement de ce mur dominant la plaine a nécessité, au fil des âges notamment au XV<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, la pose de puissants contreforts qui compliquent la vision chronologique des modifications apportées depuis le XI<sup>ème</sup> siècle. En face, la liaison avec le vaisseau rupestre se fait par trois grandes arcades retombant sur de robustes piliers carrés, aux angles cantonnés d'une colonne à chapiteau décoré. Toutes les colonnes sont des remplois, souvent antiques, alors que les chapiteaux, d'origine, ont en commun d'énormes rosaces, des corbeilles végétales ou d'entrelacs torsadés, des astragales au ruban de dents-de-loup. Un étroit passage conduit à une sorte de grotte naturelle figurant, aux yeux de certains, les cellules des premiers ermites ; on trouve également la «chaire de Saint-Trophime» et, dans un réduit éclairé par une lucarne, son «confessionnal».

VIII. COURBON, P.

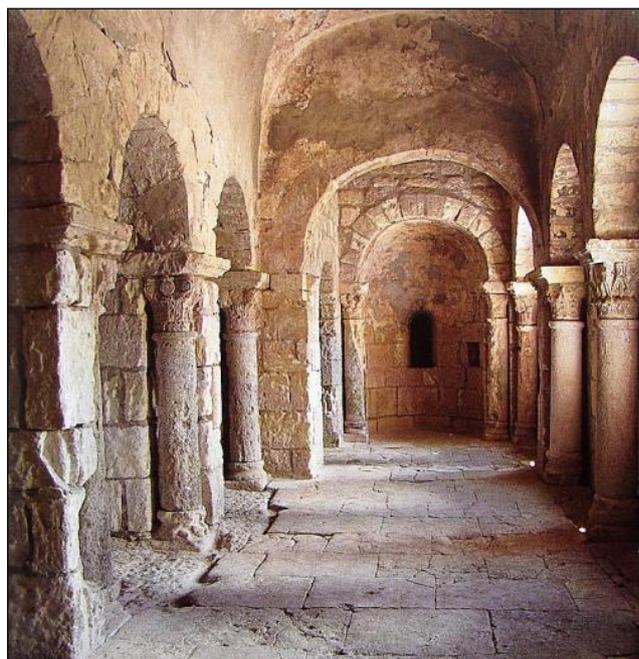
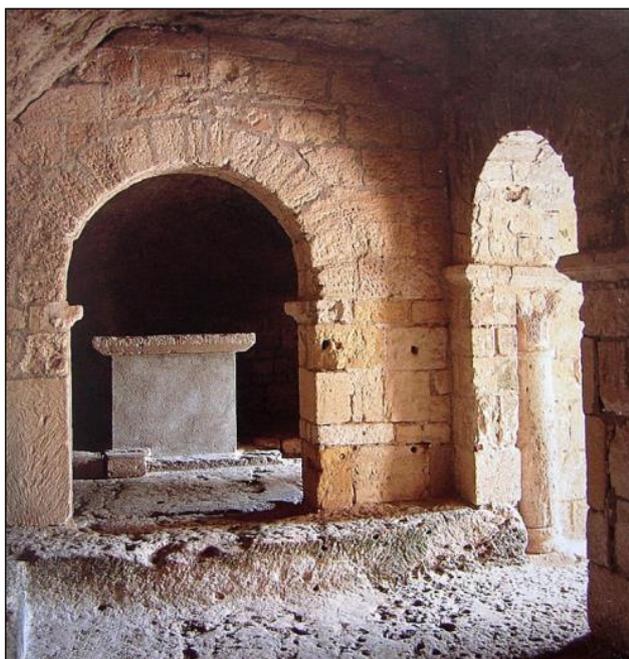
[www.chroniques-souterraines.fr](http://www.chroniques-souterraines.fr)

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.



1- L'abbaye de Montmajour. Vue partielle.

2-Vue extérieure. Les quatre contreforts ont été bâtis au XV<sup>ème</sup> siècle pour soutenir la façade.



1-La nef rupestre, complètement recouverte par le rocher et qui correspond au premier aménagement.

2-La seconde nef, datée de 1040 environ. Bien qu'en partie recouverte par le rocher, sa voûte est entièrement maçonnée.



D'après Fernand Benoît, à la fin de l'époque carolingienne, la colline de Montmajour devint une nécropole chrétienne, rivale des Alyscamps en Arles. Cette nécropole serait à l'origine de l'abbaye, quelques ermites s'y étant réunis pour veiller sur le cimetière ou creuser d'autres tombes. Du cimetière saccagé aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, il ne reste que quelques tombes autour de la chapelle Sainte-Croix et derrière l'abside de Notre-Dame.

Les tombes rupestres de la nécropole sont de deux types. Certaines épousent la forme d'un corps avec une tête bien marquée (anthropomorphes) et d'autres ont une forme rectangulaire avec une feuillure qui montrait leur recouvrement par une dalle. Elles sont toutes approximativement orientées vers l'est, direction du soleil levant et de la résurrection. Elles auraient une origine antérieure à la construction de l'abbaye. Une autre source date les tombes les plus anciennes (anthropomorphes) aux XI<sup>ème</sup> – XIII<sup>ème</sup> siècles et celles recouvertes par une dalle au XIV<sup>ème</sup> siècle, tandis que les tombes réservées aux laïcs auraient été creusées autour de la chapelle Sainte-Croix. Près d'une quarantaine de tombes creusées dans le roc sont encore visibles.



*Saint Pierre, près de la porte d'entrée, tenant une clé.  
(Photos Mme DULAC.)*

I. **TUNNEL.** Marseille

II. Marseille

IV. Fresque de Kizer (octobre 2013) de type « wildstyle ».

VIII. <http://www.fatcap.org/graffiti/191946-kizer-marseille.html>



I. **TUNNEL.** Aubagne

II. Aubagne

IV. Fresque de Mabo (2011) de type « wildstyle ».

VIII. <http://www.fatcap.org/graffiti/100656-mabo-aubagne-en-provence.html>

